FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1935 N°



THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

Abdalmalik FARAJ

Né le 27 Mars 1906, à Fes (Maroc).

RELATIONS MÉDICALES HISPANO-MAGHRÉBINES AU XIIe SIÈCLE

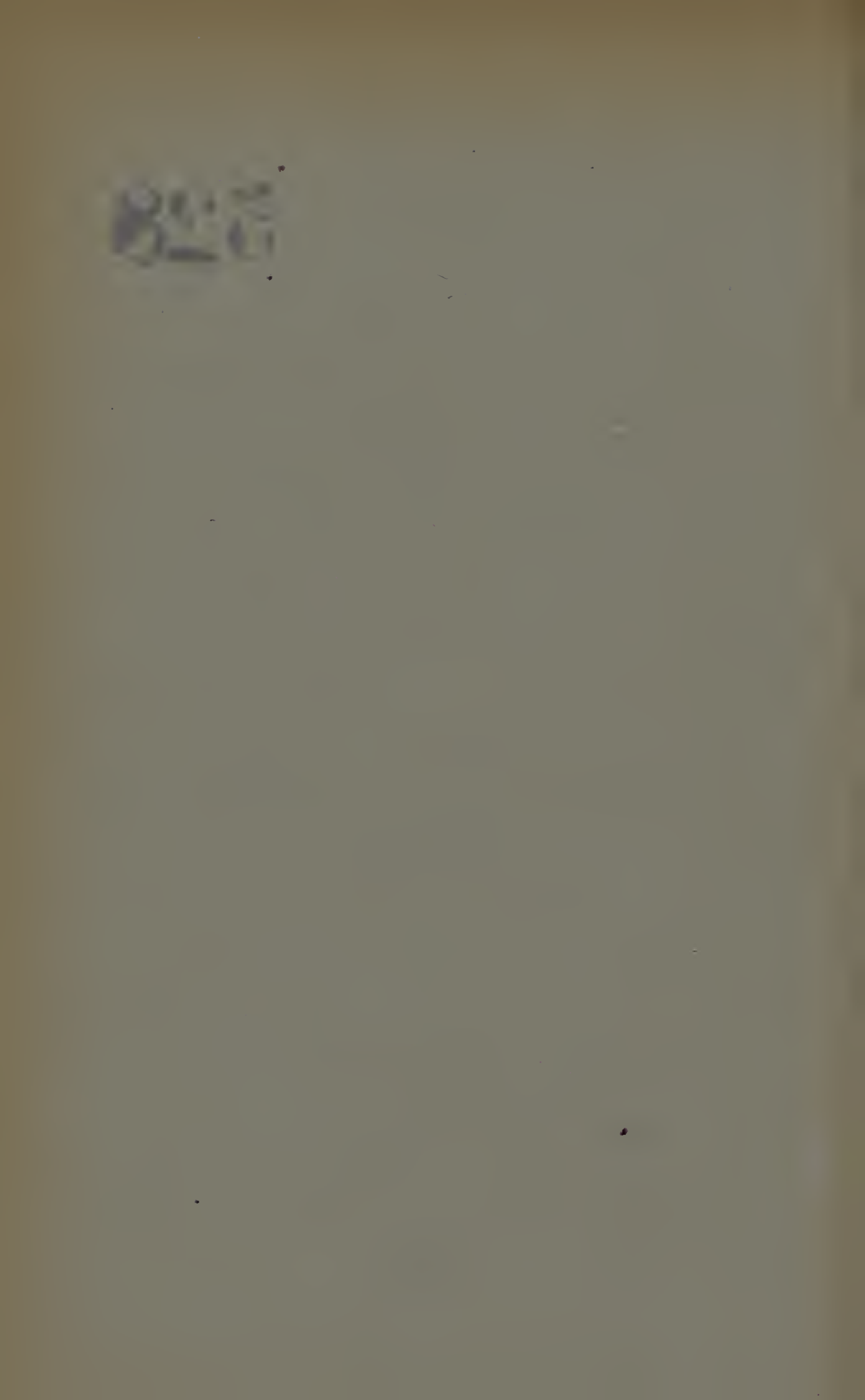
Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

LES ÉDITIONS VÉGA

175, Boulevard Saint-Germain, 175

PARIS (6e)

1935



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1935 N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(*Diplôme d'État*)

PAR

Abdalmalik FARAJ

Né le 27 Mars 1906, *à Fes* (*Maroc*).

RELATIONS MÉDICALES HISPANO-MAGHRÉBINES AU XIIe SIÈCLE

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, Professeur.

LES ÉDITIONS VÉGA
175, Boulevard Saint-Germain, 175
PARIS (6e)
1935

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS

LE DOYEN. . . . . M. ROUSSY.

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie	BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie médicale et générale	BAUDOUIN.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET

Clinique médicale	LOEPER. CARNOT. CLERC. Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	CUNÉO. GOSSET. GRÉGOIRE. LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU. COUVELAIRE. JEANNIN.
Clinique gynécologique	PROUST.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale et orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Professeur sans chaire	HOVELACQUE. MULON. OLIVIER. VERNE. MOIGNOT.

II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.
Bénard (H.) .. Pathologie médicale.
Bernard (E.). Pathologie médicale.
Bezançon (J.). Hydrologie.
Boulin ...... Pathologie médicale.
Bulliard ..... Histologie.
Cathala ..... Pathologie médicale.
Chevallier .. Pathologie médicale.
Dognon...... Physique.
Fey .... Urologie.
Galliard ..... Parasitologie.
Gastinel .... Bactériologie.
de Gaudart d'Allaines.. Pathologie chirurgicale.
Gayet .... Physiologie.
Giroud....... Histologie.
Haguenau .... Pathologie médicale.
Halphen ..... Oto-rhino-laryngologie.
Hazard ...... Pharmacologie.
Huguenin.... Anatomie pathologique.
Joannon .... Hygiène.
Labbé (Henri). Chimie biologique.
Lacomme .... Obstétrique.

MM.
Lantuéjoul .. Obstétrique.
Laroche (Guy) Pathologie médicale.
Lemaire ..... Pathologie expérimentale.
Leveuf ...... Pathologie chirurgicale.
Mlle J. Lévy .. Pharmacologie.
Lévy-Valensi . Neuro-psychiatrie.
Moreau...... Pathologie médicale.
Moulonguet. . Pathologie chirurgicale.
Mouquin ..... Pathologie médicale.
Oberling .... Anatomie pathologique.
Petit-Dutaillis Pathologie chirurgicale.
Piédelièvre .. Médecine légale.
Portes ...... Obstétrique.
Richet ...... Physiologie.
Sannié ...... Chimie biologique.
Sénèque ..... Pathologie chirurgicale.
Troisier ..... Pathologie expérimentale.
Turpin ...... Pathologie médicale.
Vignes ...... Obstétrique.
Wilmoth .... Pathologie chirurgicale.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le Service des Examens

MM.
Alglave .... Pathologie chirurgicale.
Busquet ..... Pharmacologie.
Chailley-Bert Physiologie.

MM.
Leroux...... Anatomie pathologique.
Neveu-Lemaire Parasitologie.
Zimmern .... Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

à titre permanent

MM.

Clinique médicale.

- ABRAMI
- ALAJOUANINE
- AUBERTIN
- BRULE
- CHIRAY
- DONZELOT
- DUVOIR
- LIAN
- PASTEUR-VALLERY-RADOT
- SÉZARY

Clinique chirurgicale.

- BASSET

MM.

Clinique chirurgicale (suite).

- BROCQ
- CADENAT
- GATELLIER
- HEITZ-BOYER
- MOURE
- QUENU
- SCHWARTZ
- VELTER

Clinique obstétricale.

- GUÉNIOT
- LE LORIER
- LEVY-SOLAL
- METZGER

V. — CHARGÉS DE COURS

CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
FREY	Stomatologie.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON GRAND-PÈRE
ET DE MON PÈRE.

A MA MÈRE.

A MA FEMME.

A LA FAMILLE DERMENGHEM,

qui m'a aimablement accueilli en France.

A MES AMIS.

A Monsieur le Professeur LAIGNEL-LAVASTINE,

qui a bien voulu présider cette thèse.

Hommage respectueux.

A MES MAITRES DE PARIS.

Profonde reconnaissance et hommage respectueux.

AUX DIRECTEURS DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE,
DES BEAUX-ARTS ET DES ANTIQUITÉS AU MAROC.

A MES ANCIENS PROFESSEURS
DU COLLÈGE MUSULMAN A FES.

Hommage respectueux.

PREAMBULE

Les historiens de langue arabe se sont très peu préoccupés des médecins occidentaux. Ibn Abi Oçaybi'a, dans son *Histoire de la Médecine,* leur consacre à peine une quarantaine de pages. Sa documentation quoique datant du XIII[e] siècle manque d'ampleur et de précision. Il a recueilli ses renseignements de la bouche des pèlerins andalous qu'il a pu rencontrer au cours de ses voyages ou lors de leur passage à Damas, sa ville natale. Sur Zahrawi (Abulcacis) nous avons à peine deux lignes et l'appréciation de Ibn Abi Oçaybi'a sur son *Taçrif* nous laisse croire qu'il ne l'a pas connu.

La médecine, il faut l'avouer, considérée comme une base de la spéculation philosophique et comme un seuil par lequel on y accède, était suspecte d'hérésie. Le feu a de temps en temps poursuivi les traités de philosophie; et les traités de médecine, malgré les précautions prises pour le leur éviter, ont parfois subi le même sort. Ibn Abi 'Amir Al Ma'afiri, chambellan du jeune Omeyade Hicham, quand il prit le pouvoir en mains, commença par brûler la bibliothèque d'al Hakam, le roi défunt, pour plaire au peuple. 'Ali Ibn Yousof a, lui aussi, mis au feu le livre de Ghazzali, *Ihya,* mais pour plaire aux foqaha de son temps qui avaient une grande influence sur lui. Al Mansour l'Almohade, au XII[e] siècle, a institué des perquisitions dans les libraries et chez les particuliers. Abou Bakr, le fils d'Avenzoar, fut lui-même chargé de cette mission. Les Espagnols, après la *reconquista,* ont détruit tous les livres écrits en langue arabe, et ce qui fait actuellement le fond de l'Escurial n'est qu'un chargement d'un bateau de Moulay Zidan pris par les corsaires espagnols. Un incendie au XVII[e] siècle en a détruit la motié. Nous n'avons de l'immense floraison des livres écrits par les Andalous que des bribes

éparses. Nous nous sommes adressés à la Chronique de Maqqari (début du XVIIe siècle) pour nous donner une idée de cette période. Maqqari a puisé à des sources qui ne nous sont pas parvenues. L'Histoire des Almoravides et des Almohades de Abdelwahid al Marrakochi, qui a vécu au XIIIe siècle dans l'intimité du prince Almohade Yahya, petit-fils de 'Abdel Moumen, nous a beaucoup servi. La plupart des renseignements que nous avons recueillis sur Avenzoar ont été trouvés dans ses écrits de médecine, l'*Iqtiçad* et le *Taysir*. Cet homme aimait parler de lui et de sa famille. Certains faits de sa vie restés obscurs nous ont paru éclaircis. Le *Taysir,* depuis sa traduction en latin et les neuf éditions qui en ont été faites en l'espace de quarante ans, est tout à fait oublié et le nom de son auteur est à peine connu dans le monde arabe. A l'encontre de son fils Abou Bakr, ignoré de l'Europe, qui a joui d'une grande réputation.

De tout temps la médecine arabe a intéressé l'Europe. Les médecins de l'Orient ont fait l'objet de nombreux travaux et sont les mieux connus. M. Max Meyerhof, du Caire, s'est occupé de l'oculistique arabe et a publié de nombreux travaux. M. Koning, de Leyde, nous a donné l'édition et la traduction de *Trois traités d'anatomie arabe* (1903). La médecine de l'Occident musulman a eu, jusqu'ici, moins de chance. Mais tout récemment M. Renaud, de Rabat, s'y est entièrement consacré. Et déjà nous avons, grâce à lui, des lumières sur bien des points. Chargé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et l'Ecole des langues orientales vivantes de refaire le catalogue des manuscrits arabes de l'Escurial, nous attendons beaucoup de lui. Gabriel Colin, d'Alger (1860-1923), avait fait la vie et l'œuvre d'Avenzoar, et il a traduit la *Tadkira* d'Abou 'Ala, père d'Avenzoar. Mais il a passé rapidement sur le *Taysir,* qu'il a cependant analysé, et encore plus rapidement sur l'*Iqtiçad.*

Le présent travail a pour objet les relations médicales entre l'Espagne et le Maroc au moment où les deux pays étaient sous la même domination. Il jettera peut-être quelque lumière sur les causes qui ont déterminé l'arrêt des études médicales en Occident musulman. Nous nous limiterons au XIIe siècle. C'est à cette époque en effet que

la médecine a atteint son apogée, mais c'est alors aussi que paraissent les signes révélateurs de son engourdissement. Ce siècle n'aura pas de suite. L'ardeur à la recherche se porte ailleurs. Les médecins des siècles suivants ne seront que de pâles reflets de leurs grands prédécesseurs qu'ils ignoreront même parfois complètement.

Nous donnerons en appendice quelques extraits du *Taysir* et de l'*Iqtiçad* d'Avenzoar, qui nous paraissent donner quelques lumières sur les mœurs médicales du XIIe siècle.

Nous avons suivi pour la chronologie les dates de la mort dont nous sommes presque toujours sûrs. Pour la naissance des personnages il est souvent difficile de donner une date. Les musulmans se sont très peu souciés de leur âge. Aussi ferons-nous comme eux et nous ne parlerons que de ceux qui sont morts au XIIe siècle.

Abou 'Ala Zohr Ibn Zohr, mort en 525 (1130)

Le premier médecin andalou qui soit venu au Maroc, nous semble-t-il, après la conquête de l'Espagne musulmane par les Almoravides, est Abou 'Ala Zohr Ibn Zohr.

Yousof Ibn Tachfin le prit comme médecin particulier. Il avait été celui d'al Mo'tamid Ibn 'Abbad, du temps où ce dernier était souverain de Séville.

Membre de l'illustre famille andalouse des Banou Zohr, il fut le second de ce nom qui fit honneur à la profession médicale. Son père était allé en Orient faire ses études et il revint se fixer à Dénia, sa ville natale, où il mourut. Le grand-père ayant eu ses biens confisqués à Séville, était venu s'installer à Dénia. Le petit-fils, connu sous le surnom d'Abou 'Ala, traversa plusieurs fois le détroit de Gibraltar. Nous ne pouvons en fixer les dates qu'approximativement en nous aidant des chroniques du temps.

Abdelwahid al Marrakochi nous a raconté qu'al Mo-tamid, prisonnier à Aghmat, près de Marrakech, fit appel à Abou 'Ala pour donner des soins à sa femme Romaykya, malade. Il s'y prêta de bonne grâce. Or al Mo'tamid a vécu à Aghmat de 484 à 488 (1091-1095) et, d'autre part, on peut se reporter à un passage du *Taysir* où Avenzoar nous conte sa maladie de la rougeole. Tout jeune enfant, il contracta cette maladie et fut soigné par de vieilles femmes en l'absence de son père Abou 'Ala en voyage au Maroc. Elles lui donnèrent du miel à manger, ce qui lui causa beaucoup de mal (1). Si nous faisons naître Avenzoar en 487 (1094), nous pourrons fixer ce séjour au delà de 488 (1095), au cours duquel Abou 'Ala fit une moisson abondante d'observations. En 500 (1106), Yousof Ibn Tachfin mourut et son fils 'Ali, né en 477 à Ceuta d'une captive chrétienne, était jeune quand il monta sur le trône. Il adopta Abou 'Ala dont il fit un vizir, titre plutôt honorifique que réelle fonction administratve. Cela suscita bien des jalousies parmi lesquelles nous rencontrons celle de

---

(1) Règle d'hygiène encore en usage au Maroc de ne donner ni miel, ni sucrerie aux enfants atteints de rougeole.

Fath Ibn Khaqan, qui écrivit une lettre hargneuse (1) à 'Ali Ibn Yousof pour dénoncer le vizir. Fath n'a pas manqué de faire vibrer la corde piété. Maqqari rapporte cette longue missive où l'on ne peut trouver un fait précis à l'encontre d'Abou 'Ala, à travers les fioritures d'une prose vaine. Nous ne pouvons savoir si 'Ali donna suite à cette calmonie; mais nous savons qu'il sévit contre son vizir pour « une parole », dit son fils Avenzoar dans le *Taysir*, pour laquelle il lui garda rancune et ordonna toutes sortes de persécutions à l'égard de sa famille. Abou 'Ala fut aussitôt rappelé au Maroc. Cet événement eut lieu à la fin de sa vie. Il mourut en 525 (1130). Un peu plus loin, Avenzoar nous décrit la maladie dont son père mourut, une « naghla » de l'épaule gauche, sorte de verrue à dégénérescence maligne et métastasique qui se produisit, nous dit-il, à la suite de soucis arrivés à son père lors des persécutions de 'Ali. Abou 'Ala est mort (à Cordoue ou) à Séville où il fut enterré.

Nous ne saurons peut-être jamais en quoi consiste cette « parole » pour laquelle Abou 'Ala a été éprouvé. Poète de talent, sans nul doute il a exprimé en une formule saisissante ce que tout le monde pensait de la tyrannie almoravide qui pesait sur l'Andalousie. On sait l'antagonisme qui a toujours opposé les Andalous aux Africains, et combien les premiers ont hésité à faire appel à leurs voisins contre Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, campé à Tolède et assiégeant Saragosse. Cela n'échappa pas à Ibn Khallikan qui dit dans les *Wafayat* que chrétiens de Castille et africains de Mauritanie, aussi bien les uns que les autres, étaient opposés à leurs voisins andalous. L'on sait le traitement impitoyable infligé à al Mo'tamid par Yousof Ibn Tachfin son allié d'hier. Yousof était regardé comme un primitif, il avait besoin d'un interprète pour se faire comprendre de ses hôtes. Il ne parlait pas l'arabe et le comprenait à peine. Il ne saisit rien de la civlisation andalouse trop raffinée, mais il avait pour lui la « masse » qui désirait la réduction des impôts, le clergé qui ne pardonnait pas aux princes de protéger les libres-penseurs (Dozy, *Recherches*). D'ailleurs il ne tarda pas à obtenir de

(1) Carra de Vaux attribue faussement la lettre à Abou 'Ala lui-même (*Penseurs*, t. II, p. 265).

Ghazzali et de Tortochi, deux imams de ce temps, une fatwa l'autorisant, au nom de la loi, à destituer les souverains andalous. Depuis lors la vérité ne pouvait plus sortir que de la bouche des docteurs en théologie. On sait le concert de critiques qui s'éleva dès la chute des Almoravides en Espagne musulmane et même en Afrique (1).

De ses séjours au Maroc, Abou 'Ala nous a laissé un petit opuscule (2), recueil d'observations destiné à son fils, Avenzoar, pour le mettre au courant des diverses médications qu'il aurait à entreprendre, et des maladies rencontrées fréquemment à Marrakech. Son esprit d'investigation apparaît très net avec le souci de rapporter les effets à leurs causes. La dysenterie lui semblait provenir de la stagnation de l'eau dans les conduites d'eau de la ville. L'air sec de Marrakech provoque de la toux. On y rencontre fréquemment des coliques hépatiques suivies d'ictère et des lithiases rénales, des tuméfactions dans les jambes qui lui semblent être spéciales au pays. Cet opuscule a été écrit sans souci de composition. C'est une suite de morceaux écrits au jour le jour qui ne furent réunis que plus tard en volume. A la fin du livre, Abou 'Ala rappelle à son fils que ces faits dignes d'attention lui suffisent, étant donné le point où il est arrivé dans ses études médicales. Abou 'Ala n'était pas un auteur médical. Ce fut surtout un habile praticien et l'on disait qu'il lui suffisait pour faire ses diagnostics de tâter le pouls et d'inspecter le bocal d'urine (3) de ses malades. Cela resta une habitude chez les médecins pour montrer leur longue expérience et leur habileté.

'Ali ordonna après sa mort de réunir en volume d'autres observations cliniques qu'il avait pu rédiger sur des feuilles volantes. Nous en possédons un manuscrit à l'Escurial sous le N° 844, appelé *Mojarrabat*.

---

(1) Nous avons une curieuse lettre d'un certain Qachandi (in Maqqari) où ce dernier célèbre le mérite de ses compatriotes, mais traite avec dédain son souverain d'hier Yousof Ibn Tachfin, qu'il place au même rang que Salih al Barghwati (un prophète berbère).

(2) La *Tedkira*, traduite et éditée par G. Colin (Leroux, Paris, 1911).

(3) Nous nous rangeons à l'avis de Lucien Leclerc, contrairement à G. Colin qui traduit inexactement : inspection des prunelles.

Abou 'Ala a écrit pour le monarque 'Ali, à qui le livre a été dédié, une *Epître sur les maladies des reins*. Nous ne possédons de cet opuscule que la traduction latine éditée en 1497 (1).

Enfin nous avons de lui, à Paris, un manuscrit *les Propriétés*, auquel Ibn Baythar fait quelques emprunts sur les propriétés de la chair des animaux.

Abou Bakr Ibn Baja (Avempace) mort en 533 (1138)

Plutôt connu comme philosophe, il fut pendant vingt ans le vizir de Yahya Ibn Abou Bakr (2), gouverneur de Grenade, puis de Saragosse. Il fut aussi celui de Fès, mais il se révolta contre son oncle 'Ali, à la mort de son grand-père Yousof Ibn Tachfin. Savant encyclopédiste, comme on l'était en son temps, il ne nous intéresse que par les écrits médicaux qu'on lui attribue. Aucun d'eux, d'ailleurs, ne nous est parvenu. Nous ne les connaissons que par les citations qui en ont été faites par Ibn Baythar dans son *Traité des simples* (3). Ibn Baja est l'un des deux auteurs du livre *Les Deux Expériences*. A-t-il vraiment exercé la médecine pendant son séjour au Maroc? On ne peut l'affir-

---

(1) Paris cote T22 = 5 réserve où se trouvent inclus les œuvres de Razes et les *foçoul* de Maïmonide.

(2) Les historiens ne sont pas d'accord sur le personnage qui fit d'Ibn Baja son vizir.

1° Dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, on trouve Ibrahim, beau-frère de l'Almoravide 'Ali Ibn Yousof.

2° Qifthi dit : Abou Bakr Yahya Ibn Tachfin.

3° Munk (in *Mélanges*) dit Yahya Ibn Abi Bakr Ibn Yousof Ibn Tachfin.

4° Ibn Khaldoun (*Prolégomènes*) parle d'Ibn Baja comme l'auteur d'une *Mowwachaha* en l'honneur de son maître Ibn Tifalwit (Abou Bakr, général almoravide), gouverneur de Saragosse.

Mais tous sont d'accord sur la mort du philosophe à Fès; et l'on dit que sa tombe avoisine celle d'Abou Bakr Ibn 'Arabi Ma'afiri à Bab Mahrouq.

(3) *Jami' al Mofradat*, traduit par Leclerc (in *Notices et Extraits de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome 23, 25, 26, 1re partie (1877).

mer. Néanmoins, ayant été en contact avec son aîné, Sofyan (voir plus loin), il a certainement utilisé ses connaissances thérapeutiques des plantes. Al Qifthi, dans la notice qu'il lui consacre dans son *Histoire des Philosophes*, dit que ses pratiques médicales excitèrent la jalousie de ses confrères qui l'empoisonnèrent. Al Maqqari (in *Analectes*) nous précise ce fait en racontant que Ibn Baja a été empoisonné, d'après les dires des gens, en mangeant une aubergine servie par un des aides d'Abou 'Ala Ibn Zohr. La mort d'Ibn Baja, encore jeune, croyons-nous, suscita l'éclosion d'une telle légende. Ce dont on ne peut douter, c'est de la rivalité qui exista entre les deux hommes.

Maqqari cite deux vers de Ibn Baja à l'adresse de Ibn Zohr:

« Ange de la mort et Ibn Zohr, vous avez tous deux dépassé la limite. Ayez pitié du genre humain. L'un de vous suffirait. »

Abou 'Ala répondit:

« Il faut que le Zendiq soit pendu, celui qui le protège le voudra-t-il ou non? Le tronc (de l'arbre) s'apprête à le recevoir et la lance dirige vers lui sa pointe. »

Al Fath Ibn Khaqan avait été, lui aussi, des ennemis d'Ibn Baja. Dans le *Collier d'Or*, il le présente comme une calamité publique à cause de ses idées d'athéisme, prétend-il.

Abou Hasan Sofyan Al Andalosi, mort en 537 (1142)

Nous trouvons à la cour du prince almoravide 'Ali, un autre médecin andalou, Abou Hasan Sofyan. Nous savons qu'il fut le collaborateur de Ibn Baja dans la composition du livre *Les Deux Expériences*. Leclerc, en le mentionnant dans son *Histoire de la Médecine Arabe* (T. II, p. 79), dit qu'on ne sait rien de lui en dehors de cette collaboration.

Nous ne pouvons nous empêcher d'identifier ce personnage à celui dont parle Avenzoar dans son *Taysir*. Dans le chapitre sur la fièvre tierce, ictérique, il donne comme base

du pronostic fatal le dépôt noirâtre et immobile qui se forme dans le bocal d'urine et ajoute (fol. 177, v°) « comme cela arriva à Sofyan, médecin particulier de 'Ali Ibn Yousof, lorsque ce dernier tomba malade de la maladie dont il mourut. Sofyan se dépêcha de venir d'Andalousie pour le soigner; c'était un vieillard; le voyage le fatigua beaucoup et, par la suite, ses humeurs s'enflammèrent. J'entrai chez lui pour lui rendre visite, vu son âge; il était agité et me montra ses urines, qui étaient épaisses, troubles, contenant un dépôt noirâtre et immobile. Je lui dis: « Ce dépôt est, comme tu le vois, toute la maladie. » Il me répondit: « Sans doute, c'est la phase critique. » Je ne pouvais rien ajouter. »

La date de la mort de Sofyan peut donc être établie sans hésitation en 537 (1142), année de la mort de l'émir des musulmans 'Ali Ibn Yousof, quelque quatre ans après celle de son jeune collaborateur Ibn Baja, dont nous venons de parler plus haut.

Abou Marwan Ibn Zohr (Avenzoar) mort en 557 (1162)

Ibn Zohr vint au Maroc pour la première fois, avant l'année 515, tout jeune encore et travaillant avec son père Abou 'Ala. Il nous est difficile de donner une date plus précise à ce voyage. Dans *l'Iqtiçad,* achevé en 515, il raconte qu'il suivait l'évolution d'un de ses illustres malades, comme il en avait tant, quand il fut astreint à partir (1).

C'est au cours de ce voyage qu'il a eu à soigner un jeune esclave d'une femme de la dynastie almoravide atteint de fièvre, et qu'il obtint un succès avec l'emploi du *Melon de Palestine* (2).

Le livre *al Iqtiçad,* qu'il écrivit pour son protecteur Ibrahim Ibn Yousof, frère de 'Ali, nous est parvenu (3). Nous

(1) Appendices F. 95 de l'*Iqtiçad.*

(2) Appendices F. 134 de l'*Iqtiçad.*

(3) Ms Paris 2959. M. Renaud, de Rabat, a identifié récemment un autre exemplaire de ce livre à l'Escurial, écrit en caractères hébreux, mais en langue arabe. Ce qui facilitera grandement la lecture du Ms de Paris sans points diacritiques, et qui est d'une lecture difficile.

possédons peu de renseignements sur ce Prince almoravide épris de lettres à qui fut dédié aussi le *Collier d'Or* de Fath Ibn Khaqan et qui fut gouverneur de Murcie, où il suivit les cours d'Abou 'Ali Çadafi, puis de Séville, poste qu'il occupa jusqu'en 515. Son échec à la bataille de Cutendo (514) lui valut une disgrâce de son frère. Et l'on ne sait plus rien de lui sinon qu'il mourut dans une bataille, sur la route de Sijilmassa, dans le Sud Marocain (1).

Ibn Zohr, son protégé, en écrivant pour lui son livre, montre qu'il l'avait en grande estime. L'*Iqtiçad* est plutôt une initiation à la médecine pour un homme cultivé qui désire s'y consacrer qu'une « œuvre de vulgarisation » à l'usage des gens du monde (2). Par deux fois au cours de l'ouvrage, nous rencontrons le démenti de cette assertion qui peut bien se soutenir si on s'en tient au préambule du livre.

« Ce livre (fol. 119) n'est pas pour celui qui n'a pas lu d'autres livres de médecine, mais pour celui qui en a déjà parcouru d'autres. Il fera de celui-là un mémento (*tadkira*)... Je ne m'adresse qu'à un médecin comme moi... » A la fin de l'ouvrage (fol. 139), il donne le même avertissement à son lecteur princier et ajoute: « ...quant à ceux qui veulent en faire un livre d'ornement sans comprendre ce qu'il contient, ...je sais que vous n'êtes pas de cette catégorie et que vous vous élevez bien au-dessus d'elle, ces livres (3) nous l'attestent... »

En fait, l'*Iqtiçad*, tout en restant pratique, ne manque pas d'être théorique dans beaucoup d'endroits. La question de la lèpre préoccupe l'auteur grandement. Il s'agit de la distinguer de certaines dyschromies bénignes, curables. Il a le souci de la contagion, et l'on voit là combien le sens de la responsabilité du métier est chez lui développé. « Le cas de la lèpre est maintenant éclairci; j'ai exposé la différence entre elle et le bahaq (4) blanc. Des quantités (de

(1) *Al Mo'jam* d'Ibn Abbar.

(2) Colin, *Avenzoar.*

(3) Allusion probablement à la bibliothèque personnelle d'Ibrahim.

(4) Dartres farineuses, d'après Colin; nous croyons qu'il s'agit du vitiligo (Koning, *Trois traités d'Anatomie*).

médecins) témoignent sans hésitaiton qu'un lépreux est atteint seulement de bahaq, afin de le maintenir auprès de son épouse. Le mal que causent aux gens les médecins de cette espèce est bien étonnant. Une première fois on accepte leurs erreurs (1), une seconde fois leur faux témoignage (2). »

Ibn Zohr a écrit une épître, adressée à un médecin de Séville, sur le diagnostic différentiel entre ces deux maladies (in Ibn Abi Oçaybi'a) qui ne nous est pas parvenue.

Nous donnerons en appendice quelques extraits de cet ouvrage, qui n'a pas encore été traduit ni même publié.

Ibrahim n'est pas le seul des Almoravides qui aient fait appel à la science et à l'art d'Ibn Zohr. Son frère Tamim, qui lui succéda au gouvernement de Séville, demanda ses soins (3). 'Ali, le sultan lui-même, lors d'un de ses voyages (nous supposons sans certitude celui qu'il entreprit en 515, quand il vint à Cordoue réprimer la révolte des Cordouans et qu'il destitua Abou al Walid Ibn Rochd (4) de sa fonction de Cadi à Cordoue), souffrait d'un furoncle à l'oreille. Ibn Zohr vint de Séville à Codroue pour le soigner.

Son second voyage au Maroc eut lieu dans des conditions dramatiques. Ce n'est pas comme médecin qu'il se rendit à Marrakech, mais pour être mis dans la prison de 'Ali l'almoravide, où il resta quelques années comme nous allons le voir.

On se souvient de la disgrâce d'Abou 'Ala père auprès de 'Ali, pour on ne sait quelle parole proférée à son

---

(1) Appendices, *Iqtiçad,* fol. 89.

(2) Un souci pareil se trouve chez Abulcacis, autre grand médecin andalou (t. II du *Taçrif,* fol. 51 r°, Ms Paris 6208) : « ...Il y a des gens qui n'ont pas de moralité... On se présente chez le médecin et on lui demande un remède emménagogue puissant. Il faut se méfier... On désire simplement la mort d'un fœtus... On ne doit pas prescrire un pareil remède sans examen préalable par une sage-femme. L'on doit retarder l'ordonnance d'au moins 4 mois, moment où apparaît le mouvement du fœtus. »

(3) Appendice, f. 79 du *Taysir.*

(4) G. Colin lui donne (in *Avenzoar,* p. 33) le nom d'Averroës. Nous croyons que ce nom latinisé est réservé au petit-fils, le philosophe né en 520 (1126).

adresse. Ibn Zohr le fils tomba malade à la suite de cet événement et fut dans la nécessité de se déplacer sur une monture. Dans le *Taysir*, il décrit avec soin sa maladie et les troubles mentaux qui lui survinrent par la suite (1).

Il est un autre passage du *Taysir* où Ibn Zohr nous raconte son aventure avec un certain rebelle, pendant son exil, et ses pérégrinations. On ne peut résister à l'envie de rapprocher ces deux textes. Cela nous expliquerait la cause de cette longue détention dont Ibn Zohr souffrit cruellement.

Ibn Zohr avait été le jouet de la fatalité. Fuyant les précautions du monarque 'Ali, qui auraient pu l'atteindre, quand son père lui-même les subissait, il s'était trouvé en exil dans un pays occupé par un rebelle, où justement il avait une propriété. Il avait été accusé ensuite d'être en intelligence avec ce rebelle. On ne saurait trouver d'autre motif à cette longue détention. Il est regrettable que 'Ali, aveuglé par son entourage (2), ait manqué de discernement et soit passé à côté d'un aussi grand médecin supérieur à Avicenne et qui n'a d'égal en Orient que Razes.

Combien de temps est-il resté en prison? Les historiens ne l'ont pas dit, non plus que la cause de sa détention (3). C'est encore à son *Taysir* que nous nous adressons, et par certains recoupements nous pouvons donner une limite dans le temps.

Dans le *Taysir* (fol. 171), Ibn Zohr dit qu'il ne put assister à la mort de son père (525) [1130] parce qu'il se trouvait à Marrakech à ce moment-là. Nous savons aussi qu'Abou Hakam Ghalindou, son élève (4), a étudié à la prison de Marrakech le livre de l'*Iqtiçad* (535) sous la direction du Maître. Entre temps, il soigna à la prison même un parent de Sir Ibn Abi Bakr, atteint d'un cancer du tube digestif. Ibn Zohr, qui aimait faire des pronostics (5), paria avec quelques-uns de ses compagnons de prison qu'il

(1) Appendice f. 128 du *Taysir*.

(2) Cf. le cas d'Ibn al 'Arif et deux de ses disciples, tous les trois de doctrines soufis, qui ont été appelés à Marrakech pour rendre compte de leur opinion (*Mo'jam*, p. 19).

(3) G. Colin, *Avenzoar*.

(4) Cf. Ibn Abbar, *Takmila*, n° 1717.

(5) Cf. App. *Iqtiçad*, fol. 89.

donnerait 500 dinars pour la eonstruetion du minaret de Marrakech. si l'homme vivait encore le douzième jour. Neuf jours après, l'homme mourut à la prison même. D'après de nombreux témoignages, 'Ali a en effet entrepris la construction de l'eneeinte de la ville, en même temps que celle d'une mosquée et d'un minaret, sous l'inspiration de Abou al Walid Ibn Roehd, le grand-père d'Averroës, venu d'Andalousie. Si la construction de l'eneeinte (in *Encyclopédie de l'Islam,* Artiele « Marrakeeh ») pour parer à un nouveau siège de la ville par les Almohades (le premier ayant été sans résultat en 517) a duré huit mois, eelle de la mosquée a duré plus longtemps. Nous avons là un témoignage qui confirme les chroniques qui veulent que la construetion de la muraille ait commeneé en l'année 525 (1130). Ibn Zohr resta done en prison quelque dix années. Il n'était pas dans les habitudes du monarque 'Ali d'infliger une aussi « longue épreuve » à ses sujets. « Il était plus près des ermites que des Rois », disait de lui Abdelwahid al Marrakoehi, et l'on sait que quelques années auparavant, malgré l'insistanee de son eonseiller Malik Ibn Wohayb, 'Ali s'est refusé de mettre à mort Ibn Toumert et même d'ineareérer celui qui plus tard sera la cause de la ruine de la dynastie almoravide.

Sa libération eut lieu entre 535 et 537; nous le voyons, dans le *Taysir,* appelé dès sa sortie de prison par un eertain Sanqour, qui veut lui demander son avis sur un eas de panaris eompliqué (1). Il ne quitta pas Marrakeeh dès sa sortie de prison. Il parle de la mort du monarque 'Ali. Nous croyons qu'il a même assisté au siège de la ville par Abdelmoumen en 541 (1145). Il était en effet imprudent d'entreprendre un voyage de retour en Andalousie par ees temps troublés où s'opérait le ehangement de dynastie. Un passage (2) sur l'étiologie des épidémies nous déerit la famine qui sévit à Marrakech. Ce qui nous confirme dans cette opinion, e'est surtout le préambule de son livre sur *Les Aliments* (3). Il a reçu, dit-il, l'ordre de l'éerire. Si

(1) App., *Taysir,* f. 175.

(2) App., *Taysir,* f. 187.

(3) Une erreur du copiste a fait du livre un ouvrage sur les médicaments. Il ne s'agit ici que des aliments. Dans un manuscrit de Rabat (*Trois Etudes,* Renaud), il est dit explicitement que l'ordre d'écrire est venu de 'Abdelmoumen lui-même.

l'on trouve la documentation point assez poussée, qu'on l'excuse : il était, en écrivant, « dépourvu de ses livres ».

Il est probable que, dès son entrée à Marrakech, 'Abdelmoumen, avec son sens de l'organisation et de l'utilisation des hommes, avait reconnu la valeur de ce savant. Ibn Zohr ne manque pas de louanges à l'adresse de son nouveau maître. Que cet ouvrage, dit-il, soit le premier livre de médecine présenté à cette dynastie pure. Le livre est un véritable manuel de régime et d'hygiène alimentaires. Tous les aliments sont passés en revue; ceux qui conviennent pour la saison chaude et ceux pour l'hiver.

Ce ne fut pas sans joie qu'il retrouva sa patrie. Au milieu des souvenirs horribles de sa longue détention, ce cri de soulagement lui échappe : « Je loue Dieu qui me combla en me faisant revenir dans mon pays d'Andalousie (1). »

Son autre ouvrage, celui auquel nous avons emprunté tant de faits de sa vie et par lequel il fut connu de l'Europe ,est aussi un livre de commande. Chez maints historiens, nous trouvons que Averroës, après avoir écrit son *Kollyat* (*Colliget*), a demandé à Ibn Zohr d'écrire le *Taysir*. Il est vraisemblable que ces deux hommes ont été liés d'amitié. Mais pour la composition du *Taysir*, il nous semble que l'ordre est venu de plus haut : témoin l'introduction du livre. Après avoir dit la nécessité actuelle d'avoir un ouvrage semblable et l'ordre impérieux qui lui en a été donné, Ibn Zohr ajoute: « Celui qui a été comme préposé à me surveiller dans cette entreprise entra chez moi pendant que j'écrivais. Il ne fut pas satisfait et me dit que celui qui n'avait pas fait d'études médicales ne pouvait tirer profit de mon travail, que le livre n'était pas conforme aux indications qui avaient été données... » Et, pour plaire au préposé mécontent, Ibn Zohr ajouta à la fin de l'ouvrage ce qu'il a appelé « al Jami' » (Antidotaire des latins), « afin que le malade et ceux qui l'entourent le comprennent facilement ». Nous sommes ici en présence d'un délégué de 'Abdelmoumen. C'est donc sur l'ordre de ce dernier que le *Taysir*, ouvrage unique en son genre, a été

(1) App., *Taysir*, fol. 187.

écrit. Ce ne sera pas le moindre des héritages qu'a laissé 'Abdelmoumen et dont on n'a pas su profiter. Ibn Zohr sort ici des chemins tracés. « J'ai évité, dit-il, la méthode des cahiers méprisés par les savants, et j'ai appliqué d'autres méthodes plus élevées pour exposer une médecine de raisonnement logique (qiyasia). Je n'ai pas visé seulement un but pratique, comme lorsque, étant jeune, j'écrivis le livre d'*az Zina*... Je rougis actuellement des termes grossiers que j'ai employés dans ce dernier en parlant de l'étiologie des odeurs nauséabondes... » Galiniste de doctrine, il n'hésite pas à faire appel à son observation personnelle et à confronter la théorie avec le fait observé tous les jours. Il se définit lui-même « médecin d'expérimentation et de synthèse scientifique », par opposition aux opérateurs manuels (Çonna' al yad). Ce qui ne veut pas dire qu'il méprisait la pratique des opérations chirurgicales (1). Il déplore au contraire (*Taysir*, fol. 56 R°) l'absence de praticiens quand il parle des fractures du crâne et de la nécessité des trépanations. Ibn Zohr distingue deux sortes de chirurgies : la Petite, qui est réservée aux aides (2), comme lorsqu'il s'agit de saignées et de la préparation des médicaments; et la Grande Chirurgie, quand il s'agit d'opérations plus importantes. Mais il avoue (*Taysir*, fol. 70 v°) n'aimer guère pratiquer de ses propres mains : « Quant à la méthode pratique, dit-il, à propos des opérations de l'œil, je ne la connais pas dans toutes ses parties. Je n'ai rien entrepris dans cet ordre, ni vu de mes yeux une opération. Je ne trouve rien en moi qui m'aide à cela. Quand je vois des blessures, je sens en moi une faiblesse qui risque de me conduire jusqu'à la syncope. Je ne vois jamais de matières sans sentir des nausées et même vomir quelquefois. » Il n'a pas non plus de dédain spécial pour la préparation des médicaments. C'était son milieu qui n'y prêtait pas une grande considération. De même, sous l'influence de ce milieu, Ibn Zohr, comme Abou 'Ala, se passe de vin dans la médication, même quand Galien recommande son emploi. Chez Razès, on ne trouve pas ce même scrupule

(1) Leclerc, t. II, p. 87.

(2) App., *Taysir*, fol. 155.

religieux (1). Dans l'*Iqtiçad*, au chapitre de la lèpre, Ibn Zohr indique un remède contre cette terrible maladie où entre le vin. Il ajoute : « Dieu sait que si j'introduis dans mon livre ceci, qui est interdit par la loi, c'est parce que la maladie est grave, et parce que Galien y a beaucoup insisté (2). »

Quand Ibn Zohr a-t-il écrit son *Taysir*? Tous les historiens sont muets là-dessus. Gabriel Colin, dans son *Avenzoar*, déclare qu'il est impossible de fixer l'époque à laquelle le *Taysir* fut écrit. Cependant, si l'identification d'un personnage faite par Leclerc (t. II, 91), cité par Ibn Zohr (*Taysir*, fol. 93), avec celui qui se trouve dans l'*Histoire des Berbères* d'Ibn Khaldoun, Yahya Ibn Yaghmour, gouverneur de Niebla, est juste, il n'est pas invraisemblable de situer la composition vers l'année 1150, car Yahya a été mis aux arrêts en 1154.

Ibn Zohr n'a pas donné de dates dans son *Taysir*. Son point de repère a été sa détention à Marrakech, qui lui sert pour fixer ses souvenirs dans le temps. Il dit à la fin qu'il ne s'est pas servi de livres. En fait, en dehors des citations de Galien, d'Hippocrate, et de son père Abou 'Ala, on ne le voit faire d'emprunt à aucun de ses prédécesseurs, sauf une ou deux fois où il cite Razès.

Ibn Zohr a-t-il été connu en Orient? Nous ne le pensons pas. Ibn Abi Oçaybi 'a, qui donne la nomenclature de ses ouvrages, lui attribue deux opuscules, la *Tadkira* et l'*Epître sur les maladies des reins,* tous les deux de la plume de son père Abou 'Ala (*voir plus haut*). Le manuscrit de Paris de l'*Iqtiçad* est en *neskhi oriental* sans points diacritiques. De Slane le fait remonter au XVIe siècle. G. Colin, dans son *Avenzoar,* fait remarquer que De Slane ne base son appréciation sur aucun argument. Il serait intéressant de déterminer la date et le lieu où ce livre a

(1) Ibn Abi Oçaybi'a (t. I, p. 318) cite parmi les ouvrages de Razes une épître sur la nécessité d'employer les boissons enivrantes dans les médicaments.

(2) Il s'agit de faire mourir une vipère dans un bocal de vin et de le donner à boire au malade quelques heures après; cette pratique reste, paraît-il, encore en usage dans quelques coins de Lyon.

été copié. Existe-t-il un autre manuscrit dans une bibliothèque orientale? Nous saurions ainsi l'étendue de la propagation des écrits d'Avenzoar en Orient. Ou simplement a-t-il été écrit en neskhi oriental dans le Maghreb?

L'influence d'Ibn Zohr fut au contraire très grande dans son pays, mais limitée dans le temps.

Ibn Sa'id (in Maqqari, *Analectes*, t. II, p. 121) ajoute quelques documents de son cru après avoir donné entièrement la *Risala* d'Abou Mohammed Ibn Hazm sur le mérite des Andalous : « Quant à la science médicale, dit-il, il existe actuellement entre les mains des gens le célèbre *Kitab Taysir* de 'Abdalmalik Ibn Zohr. Il a aussi le livre des « Aliments », connu en Occident et en Orient... » « Orient » n'est sans doute ici qu'une simple clause de style fréquente chez les écrivains et qui n'a pas de prétention à l'exactitude littérale. Nous possédons un autre témoignage de la même époque presque, qui nous confirme dans notre dire. Ibn Abbar (1199-1260), en parlant de Ibn Zohr, dit : « Malgré son habileté dans la médecine, il était quelque peu obscurci au début de sa carrière par la célébrité de son père, qui était un très bon praticien. Son *Taysir* est célèbre mais devient de plus en plus rare. »

Ici nous touchons du doigt un phénomène qui nous frappa dès que nous avons abordé l'étude de l'histoire de la médecine en Occident musulman: dès la fin du XIIe siècle, où la médecine a brillé d'un vif éclat, un abandon comme systématique et continu des sciences profanes et en particulier de la médecine (1). Toute recherche qui n'a pas une visée religieuse se trouve négligée. Nous verrons, à propos du philosophe Averroës, qui s'est aussi occupé de médecine, et à ce titre trouve sa place ici dans les « relations » entre le Maroc et l'Espagne, comment ses contemporains l'ont renié à cause de sa passion pour les « Sciences des Anciens ». La médecine, l'astronomie faisaient partie de ces sciences et furent de plus en plus négligées, et les ouvrages traitant de ces matières furent de moins en moins connus. Ibn Zohr n'était pourtant pas un philosophe suspect d'agnosticisme. Il réfute même son prédécesseur

(1) La composition même du *Taysir*, somme toute un livre didactique, imposée à Ibn Zohr, paraît déjà un signe de décadence.

Razès, qui, dit-il, ne croit pas que l'univers soit formé selon une *hikma* (sagesse) (*Iqtiçad*, fol. 2, v°). Malgré son orthodoxie stricte, ses livres furent peu connus après sa mort; on parla peu de lui. La médecine fit place aux sciences religieuses, qui seules eurent la faveur de l'esprit des hommes; cela grâce aux efforts de l'Almohade Ya'qoub al Mansour, mort en 1195.

L'originalité d'Ibn Zohr tient à plusieurs éléments. Dans un milieu où l'on était à la fois médecin, astrologue et mathématicien, il n'avait qu'une seule visée: la médecine, sa seule passion, « comme les autres quand ils cultivent la terre ou vont à la chasse » (*Taysir*, fol. 155). Il s'enfermait dans son laboratoire pour la préparation des médicaments (1). Il avait pourtant, comme les autres, fait ses « humanités » arabes; le hadit lui avait été enseigné, mais il aimait mieux compulser son Galien et son Hippocrate, pour lesquels il avait une admiration sans borne. Médecin et seulement médecin, cela ne semble pas extraordinaire aujourd'hui, où les sciences de plus en plus compliquées se compartimentent à l'infini et où plusieurs vies humaines ne suffiraient pas pour les acquérir toutes. C'est déjà un point sur lequel nous insistons parce que, en son temps, cette spécialisation n'était pas courante. Au point de vue doctrinal pur, Avenzoar n'a rien apporté; il ne pouvait en être autrement. La théorie humorale de Galien régnait sans rivale; et elle conserva cet empire jusqu'au XVIII[e] siècle. Il ne pouvait, sur ce terrain, qu'ajouter par l'observation et l'expérimentation par raisonnement logique, à la nomenclature des maladies, celles qui n'avaient pas été étudiées. Avenzoar n'y manqua pas. Lui-même atteint de médiastinite, son attenton fut attirée de ce côté. Il nous donna une description assez détaillée de la péricardite membraneuse. Ici, nous ouvrons une parenthèse, et nous nous demandons si Avenzoar n'a pas pratiqué ou fait faire des autopsies pour se rendre compte. L'on sait qu'il existe une tradition du Prophète qui défend, dit-on, la pratique de l'autopsie : « La personne (de l'homme) est sacrée aussi bien vivante que morte. » De ce passage, qui nous paraît

(1) L. Leclerc, t. II, p. 87, déclare que Avenzoar dédaignait la préparation des médicaments.

relever plutôt d'une loi morale, on a tiré une règle qui incrimine la nécropsie. Cette pratique permettait seule de faire faire un pas à l'anatomie pathologique, et l'on sait les déductions qu'elle a permises à Laënnec au siècle dernier. Il est probable que les médecins arabes d'Occident l'ont pratiquée également, mais sur une échelle assez restreinte. Les affections pulmonaires ont aussi intéressé Ibn Zohr. Le pneumothorax, qu'il a observé fréquemment, lui paraissait d'une gravité particulière. Son père seul obtint deux cas de guérison. Quant à lui, il avoue n'en avoir jamais vu.

Des moyens thérapeutiques nouveaux ou renouvelés, il en a signalés avec beaucoup d'assurance. La trachéotomie n'était pas inconnue de son temps. Il en avait entendu parler, dit-il, mais simplement théoriquement. Et ce fut sur lui-même que ce moyen thérapeutique fut appliqué. « Si j'en parle, dit-il, c'est parce que je suis celui qui a subi cette opération. » Dans un cas d'amygdalite abcédée et grave (*dabha*), au cours de ses études, il a eu l'occasion d'ouvrir une trachée; et la guérison s'ensuivit. (*Taysir*, fol 98, v°.)

Mais tout cela nous paraît sans importance à côté d'un autre élément de son originalité: sa méthode d'enseignement. Déjà l'*Iqtiçad*, s'adressant à l'almoravide Ibrahim, lui inculque la haute idée que Ibn Zohr se fait de son métier et montre avec quel empressement il se voue à l'exécution de la médication. « Je m'oublie moi-même; et le cas qui se présente à moi remplit entièrement ma poitrine » (La poitrine, réceptacle de tous les sentiments, se « dilate » dans la joie). Fort de ce sentiment, il expose sa méthode médicale. Ce n'est plus ces exposés secs et revêches auxquels nous ont habitués un Avicenne et même un Abulcacis. Quand celui-là parle de maladie, il ne fait qu'écrire un chapitre de sa philosophie dogmatique; de même quand celui-ci nous parle de sa chirurgie. Ibn Zohr, au contraire, s'adresse à la vie, à ses souvenirs, aux grands cas cliniques qui l'ont le plus frappé. Dans cette galerie, nous trouvons des malades illustres comme 'Ali, sultan almoravide, son fils Sir, son frère Tamim, leurs généraux, 'Abdelmoumen l'almohade, et aussi des humbles, ses compagnons de prison dont il soulage la détresse, sachant bien que, dans leur

cas, toute thérapeutique est devenue impuissante. Ces faits d'observations viennent corroborer dans le *Taysir* l'exposé théorique, le rendant vivant et plein d'intérêt. Aujourd'hui que nos maîtres nous exposent au chevet du malade même des cas cliniques, cela nous paraît tout naturel. Mais de son temps les choses étaient autrement. Il faut reconnaître à Avenzoar le mérite de s'être adonné « à des méthodes élevées » comme il nous le dit lui-même; et d'avoir dépassé le point de vue livresque. Dans le *Taysir* d'Avenzoar, il y a une sorte d'impulsion qui n'a porté tous ses fruits que dans un autre pays que le sien. L'on sait en effet avec quel acharnement le *Taysir* a été étudié par le Moyen Age européen (1). C'est par l'intermédiaire de l'hébreu que le livre a été connu. Une traduction par un anonyme fut faite, dont il existe un exemplaire à la bibliothèque de Leyde. Une autre traduction pour laquelle Steinschneider donne la date de 1260 fut connue en Italie. Sur cetet traduction hébraïque, Jean de Capoue a fait la sienne en latin (XIIIe siècle). Il en existe un exemplaire à la bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris. Elle n'a pas été imprimée.

Jacob l'Hébreu a fait aussi une traduction hébraïque pour son usage personnel. Elle a vu le jour en 1280. Paraviei en a fait une traduction latine dont la première impression remonte à 1490 et après laquelle il y eut neuf éditions, entre 1496 et 1554, à Venise et à Lyon. Nous avons pu consulter celle de 1531, faite à Lyon, à la bibliothèque de l'Ecole des Langues Orientales vivantes de Paris. Elle contient aussi le *Colliget* d'Averroës. Des extraits du *Taysir* ont été publiés par la suite, notamment les chapitres sur les maladies des reins, sur les fièvres, sur les bains.

Si Ibn Zohr tomba après sa mort dans l'oubli chez les siens, de son vivant et après les perséeutions qu'il essuya du monarque 'Ali, il eut tous les honneurs de la terre. Médecin particulier de 'Abdelmoumen, en même temps que son fils Abou Bakr, Ibn Zohr porta aussi le titre de vizir. Il mourut de la même maladie que son père, à Séville, où il fut enterré.

(1) Cf. G. Colin, *Avenzoar*, p. 78.

Abou al Hakam Ibn Ghalindou, mort en 580 (1185)

Il fut un des élèves d'Ibn Zohr.

Nous le voyons par deux fois paraître à Marrakech. La première fois, quand Ibn Zohr était en prison, Ibn Ghalindou y vint (nous ne croyons pas qu'il ait été inculpé) pour étudier sous la direction du maître le livre *Iqtiçad*. Ceci se passa en 535, comme nous l'avons vu à propos d'Ibn Zohr.

Ibn Ghalindou naquit vers 484, à Saragosse, qu'il quitta en compagnie de son père et son grand-père, quand la ville fut conquise par Alphonse d'Aragon, en 512 (1118). Il vint s'installer à Cordoue, où il commença ses études, puis à Séville, où il se fixa et connut Avenzoar. Son arrière-grand-père était un affranchi des Omeyades (Ibn Abbar, *Takmila*). Tous ses biographes font l'éloge de sa dextérité et parlent de lui comme d'un littérateur et d'un poète.

Leclerc semble mettre sous deux noms différents un même personnage. En effet, il parle d'un « Aboul Hakam ben Alendou (*sic*) (t. II, p. 96) et d'un autre « Obeid Allah ben Ali ben Galendo ». Nous croyons qu'il s'agit du même personnage.

Al Mansour, devenant khalife, le ramena avec lui, en 580, à Marrakech. L'année suivante il mourut, âgé de 97 ans.

Abou Bakr Ibn Thofayl (Abubacer), mort en 580 (1186)

Né à Cadix au début du XIIe siècle, il est connu par le seul livre qui nous soit parvenu de lui, *Hay Ibn Yaqdhan*, roman mystico-philosophique, en réaction contre l'opinion de Ghazzali, qui nie à la connaissance spéculative toute valeur réelle et ne l'accorde qu'à la connaissance extatique. Il n'aurait pas trouvé de place ici si les chroniques du temps ne nous rapportaient qu'en même temps que philosophe il fut médecin, à la manière de son disciple et ami

Ibn Rochd, au sujet duquel nous verrons les rapports étroits de la philosophie et de la médecine et leur influence réciproque. Ibn Thofayl a même, dit-on, professé publiquement la médecine; il écrivit aussi deux livres de médecine qui ne nous sont pas parvenus. Ses discussions avec Ibn Rochd sur la matière médicale témoignent de ses connaissances professionnelles. Il devint par la suite secrétaire du gouverneur de Tanger et Ceuta, sid Abou Sa'id, fils de 'Abdelmoumen. Quand Yousof monta sur le trône à la mort de 'Abdelmoumen, son père, il prit Ibn Thofayl comme médecin particulier et comme vizir. On ne sait jamais, comme pour Abou 'Ala, comme pour Avenzoar, si ce titre représente une fonction administrative dans l'Etat ou simplement un titre par lequel les monarques distinguent ceux en qui ils ont mis leur confiance (1). Ibn Thofayl, en tout cas, touchait tous les trois mois son traitement comme les autres fonctionnaires de l'Etat, géomètres, secrétaires, poètes, soldats (Abdel Wahid al Marrakochi).

Curieuse figure que celle de ce monarque deuxième successeur d'Ibn Toumert, aimant la philosophie et les philosophes, voulant en faire profiter ses sujets et contemporains! Pendant son séjour à Séville, où il avait été gouverneur du vivant de son père 'Abdelmoumen, il fut en contact avec la culture andalouse. Il paracheva ses connaissances de la langue arabe, puis se lança dans des études plus élevées. Il commença par se faire expliquer le *Maliki* de 'Ali Ibn Abbas (2). Cela lui parut nécessaire avant de se mettre à l'étude de la philosophie; mais il n'a vu de *Maliki* que la partie théorique. Puis il ordonna de réunir une bibliothèque. Le nombre des livres fut presque aussi grand que celui de la bibliothèque d'al Hakam l'oméyade. Abdelwahid al Marrakochi rapporte (p. 171) qu'Abou Mohammad ech-Chadouni (3), qui réunit en lui la profonde connaissance de la médecine et de l'astronomie, lui dit: « J'empruntais des livres de la bibliothèque d'un ami... Un jour, ce dernier me confia que l'Emir des croyants

(1) Cf. L. Gauthier : *Ibn Tofaïl. Sa vie et son œuvre.*

(2) Appelé *Majousi* (zoroastrien), x[e] siècle.

(3) Un des élèves d'Ibn Zohr, de Séville (Cf. Leclerc, t. II, p. 242).

(Yousof), ayant appris l'existence de sa bibliothèque, envoya son eunuque Kafour, qui, sans le prévenir, enleva toute sa bibliothèque... »

Ce fait mérite de retenir l'attention. La manière forte employée par le monarque se justifierait presque, vu la rareté des livres à ce moment. Mais nous verrons plus loin l'usage qui a été fait des livres ainsi confisqués.

Ibn Thofayl est devenu non seulement le médecin et le ministre du monarque, mais encore son compagnon de tous les instants. Il restait dans le palais des jours et des nuits sans sortir. C'est grâce à lui que Ibn Rochd, jeune encore, fut introduit auprès du monarque Yousof.

Abou al Walid Ibn Rochd (Averroës), mort en 595 (1198)

Connu surtout comme philosophe, Ibn Rochd trouve naturellement sa place dans ces « relations » entre l'Espagne et le Maroc. Il se rendit à Marrakech en qualité de médecin particulier de l'Emir des croyants Yousof, en remplacement de son Maître Ibn Thofayl, qui, devenu vieux et fatigué, garda la charge de vizir et lui confia celle de médecin. Nous nous occupons d'Ibn Rochd, célèbre en Europe dès le XIIIe siècle, quand ses écrits passèrent de l'arabe au latin par l'intermédiaire de l'hébreu, d'autant plus qu'il est presque inconnu du monde arabe. Si l'on excepte les quelques éditions de ses œuvres de date récente, on ne trouve guère trace de son influence sur la postérité. Renan, qui a donné sur lui une admirable étude, pense que la philosophie d'Averroës paraissait peu originale aux musulmans. Ses successeurs directs furent des juifs et des chrétiens comme saint Thomas. Nous verrons dans la suite les causes particulièrement directes de cet oubli. Notons d'abord qu'ici nous sommes loin d'Avenzoar, que seule la médecine intéresse, mais chez un universaliste qui s'intéresse aussi bien au droit qu'à la médecine. On recourait aussi bien à ses consultations juridiques qu'à ses consultations médicales, et sa compréhension surpassait son savoir (Ibn Abbar, *Takmila*). Ce que nous désirons faire res-

sortir ici, c'est l'interférence des études philosophiques et scientifiques à la fin du XIIe siècle. On sait que la philosophie aussi bien que l'astronomie ou la médecine constituèrent l'héritage grec que les Arabes ont adopté pleinement. Ibn Rochd se passionnait pour les « Sciences des Anciens ». Il y fut un peu poussé par son maître Ibn Thofayl et son monarque Yousof Ibn 'Abdelmoumen, comme nous allons le voir.

Le premier voyage d'Ibn Rochd au Maroc fut en 548 (1153), quand la soumission de l'Espagne aux Almohades fut complète. L'on sait que, cette même année, 'Abdelmoumen se rendit à Gibraltar et y reçut la visite des délégations de villes d'Andalousie. Les poètes furent reçus pour la première fois à sa cour. Dans quel but Ibn Rochd est-il venu au Maroc, âgé à peine de 28 ans? Peut-être ses compatriotes lui avaient-ils confié une mission; comme par le passé, ils avaient confié à son grand-père d'autres missions auprès du monarque 'Ali l'almoravide. Mais entre ce voyage politique, que l'Histoire ne définit point, et celui de 1182, où il fut nommé médecin, il y a eu une entrevue entre le roi Yousof et le philosophe. M. Gauthier la place en 1169 avec beaucoup de probabilité. Quoiqu'il en soit, cette entrevue fit une profonde impression sur Ibn Rochd. Abdelwahid al Marrakochi en raconte en détail les péripéties, d'après l'élève même d'Ibn Rochd. La première question que le monarque posa à Ibn Rochd fut : « Que pensent-ils (les philosophes) du ciel? est-il éternel ou non ? » A cette question, Ibn Rochd, qui ne savait pas ce qui avait été dit entre lui et Ibn Thofayl, rougit, eut peur et se mit à se disculper et à nier s'être occupé de philosophie. Le roi comprit sa terreur, se tourna vers Ibn Thofayl présent et se mit à exposer lui-même les différentes opinions sur la question. Ibn Rochd, mis en confiance, lui révéla ce qu'il pensait de l'éternité ou de la non-éternité du ciel. Qu'on remarque ici la peur d'Ibn Rochd, on sait que la secte des Almohades, depuis son fondateur Ibn Toumert, était essentiellement une réforme religieuse des mœurs. « Ordonner le bien et empêcher le mal » était leur devise. On a dit qu'Ibn Toumert avait rencontré Ghazzali, adversaire des philosophes en Orient. La doctrine était en partie dirigée contre le formalisme religieux des foqaha,

qui avaient une grande influence du temps des Almoravides. C'était aussi un puritanisme religieux. Les juifs et les chrétiens furent bannis par 'Abdelmoumen. Le sort de Maïmonide, juif de Cordoue, est connu.

L'attitude de ce monarque almohade vis-à-vis de la philosophie est un cas exceptionnel. Il est même allé jusqu'à demander à Ibn Thofayl si on ne pouvait pas donner plus de clarté aux écrits d'Aristote, afin que tout le monde en saisît le sens. Ibn Thofayl, qui était déjà vieux, fit part à son élève Ibn Rochd des vœux du monarque et l'engagea à le faire, sachant son intelligence, son ardeur et la connaissance profonde qu'il avait du métier (al Marrakochi, p. 175). Ibn Rochd se mit donc à l'œuvre et commenta Aristote avec le brio que l'on connaît et qui lui a valu le surnom de « grand commentateur » en Europe.

Son attention ne s'est pas bornée seulement à la philosophie physique et métaphysique d'Aristote, mais elle se tourna vers la médecine. A ce titre, le cas d'Ibn Rochd nous intéresse particulièrement ici.

Nous avons vu plus haut, à propos d'Avenzoar, l'opinion erronée des historiens, qui veut qu'Ibn Rochd, après avoir écrit son livre sur les « généralités », *al Kollyat*, demanda à son ami Ibn Zohr d'écrire sur les « particularités »; et c'est ainsi que serait né le *Taysir* d'Avenzoar. Ibn Abi Oçaybi'a, au XIIIe siècle, et G. Colin, tout près de nous, sont de cet avis. Leclerc dit simplement que le *Taysir* fut dédié à Ibn Rochd. Nous nous sommes reporté aux textes originaux; à aucun moment nous ne rencontrâmes le nom d'Ibn Rochd dans le *Taysir*. Par contre, dans une édition du *Kollyat* d'Ibn Rochd [Lyon, 1531] (1), traduit en latin, assez difficile à déchiffrer, nous avons trouvé quelques citations d'Ibn Zohr, et particulièrement (fol. 106 et 108), où il est dit : « ...*Mirabilis Abhomeron Avenzoar in Theisir*... »

Nous pouvons donc affirmer que le *Taysir* est antérieur au *Kollyat*. En vérité, quand Ibn Rochd arriva à la fin de la composition de ses « généralités », il s'aperçut qu'il existait un livre sur les maladies, leur description, leur étiologie, leur thérapeutique, et il s'est contenté de le signaler au public de ce temps. (Leclerc.) On ne peut donner une

(1) L. Leclerc (t. II, p. 105-106) en a donné une longue analyse.

date précise à l'exécution de ce livre, *al Kollyat*. C'est certainement poussé par Yousof vers la philosophie, et grâce aux leçons de son maître Ibn Haroun de Truxillo, et à son contact avec la famille d'Ibn Zohr (1), dont tous les membres ont été médecins, qu'il a fait ce travail plutôt théorique. Nous sommes ici loin de la méthode inaugurée par Avenzoar, qui mettait à chaque instant son observation des faits quotidiens devant la théorie, en usant, comme il dit, du raisonnement logique.

Ibn Rochd a aussi donné un commentaire de la mandouma d'Avicenne sur la médecine. Comme on voit, sa participation à la médecine fut bien moindre que celle à la philosophie.

En 1184, le monarque Yousof trouva la mort pendant le siège de Santarem, par une faute de tactique. Son fils et ex-vizir Ya'qoub lui succéda. Il se donna le titre d'al Mansour (vainqueur).

Ici s'ouvre une seconde phase dans la vie d'Ibn Rochd. Si nous nous appuyons quelque peu sur certains détails déjà connus, c'est qu'elle nous paraît non seulement décisive sur la vie du philosophe, mais encore sur l'évolution de la pensée musulmane en général. Notons d'abord certaines animosités de la part de la famille royale contre le nouveau Khalife. Ni ses frères, ni ses oncles ne lui reconnaissent le mérite de l'« Emirat » pour ce qu'ils savent de sa vie de jeunesse (Marrakochi, p. 192). Il continua la guerre entreprise par son père, mais ensuite, après une trêve de sept ans, il rentra au Maroc et se dirigea vers l'Afrique orientale. C'est au cours de cette expédition de Bougie que son frère Abou Hafç 'Omar, surnommé Rachid, en Espagne, et son oncle Solaÿman à Tadla, au cœur de l'Atlas, se sentirent l'ambition de se substituer à lui. Al Mansour, ayant appris ces événements, vint en dix-sept étapes de Bougie jusqu'à Fes. 'Omar le rencontra à Meknès; al Mansour ne lui adressa pas la parole, le mit immédiatement aux fers et le fit transporter à Salé. Solayman survint là-dessus et fut également arrêté. Al Mansour ordonna qu'on les exécutât tous deux. Ce fut en l'année 583 (1187). Depuis, la vie du Khalife prit une tournure

(1) Cf. Leclerc, t. II, p. 98.

toute différente. Il montra une grande austérité dans le vêtement et le manger; les saints et les traditionnistes eurent une grande vogue. C'était le moment de brûler tous les livres de droit, afin que l'on se reportât seulement au Coran et aux paroles du Prophète pour rechercher les lois. Al Mansour fit faire un recueil de traditions mohammédiennes sur la prière, que lui-même lisait et que son entourage apprenait par cœur. Il récompensait largement ceux qui en faisaient une récitation quotidienne. Ibn al Jadd entra un jour chez lui et le trouva en train de lire le livre de Ibn Younous, dont il était profondément mécontent; il le jeta et dit à son visiteur : « Il n'y a que celui-ci (il montra le *Coran*), ou celui-là (il montra les *Traditions du Prophète*), ou cet autre » (et il montra le sabre).

Après son retour à Marrakech d'une expédition en Andalousie, le souverain tomba gravement malade. Son frère, Abou Yahya, crut l'heure arrivée de se rendre indépendant. Mais al Mansour se rétablit et se dirigea à Marrakech vers Fès; il fit exécuter à Salé son frère qui venait à sa rencontre. Abou Yahya avait été dénoncé par les Andalous dans des lettres nombreuses adressées à al Mansour.

Ces faits méritent d'être relatés ici pour nous expliquer l'état d'esprit du monarque quand il sévit contre Ibn Rochd. A travers ce dernier, il voulait atteindre la philosophie et les sciences profanes.

En 590, la trêve avec Alphonse IX ayant pris fin, il se mit en route pour l'Espagne, dans l'intention de guerroyer contre le roi de Castille.

Le cadi Abou Marwan al Baji a raconté à Ibn Abi Oçaybi'a que, lors de cette expédition, al Mansour appela auprès de lui Abou al Walid Ibn Rochd, l'entoura de beaucoup de considération, et la plaça dans son auditoire à une place d'honneur. Ses ennemis avaient déjà propagé qu'al Mansour voulait l'exécuter. Ses élèves attendaient à la porte du Palais. A sa sortie, Ibn Rochd, recevant des félicitations, dit : « Certes, cela n'est pas l'occasion de félicitations... L'Emir des croyants m'a comblé plus que je ne pouvais rêver... »

On comprend que par déférence pour la mémoire de son père, qui avait une grande admiration pour Ibn Rochd, al

Mansour ait agi ainsi; mais il va en être tout autrement quand le monarque sera de retour à Cordoue d'une bataille où il fut vainqueur.

On a donné bien des raisons à cette persécution d'Ibn Rochd. Al Marrakochi (p. 223) lui trouve deux causes, l'une occulte et l'autre claire. Quant à l'occulte, il s'agit d'un passage du *Kitab al Hayawan* (De Animali), dans lequel Ibn Rochd dit avoir vu la girafe dans le pays du *Roi des Berbères.* Al Mansour se vexa de cette appellation; Ibn Rochd rectifia en disant que le copiste s'était trompé; il voulait dire le « Roi des deux pays (1) ». Ibn Abi Oçaybi'a, en rapportant le même fait d'après le cadi Abou Marwan al Baji, en ajoute un autre recueilli de la bouche du même personnage : Ibn Rochd, en s'adressant à al Mansour, lui dit, dans la conversation, « mon frère... » Le monarque n'aima pas cette familiarité. Le philosophe se montre là mauvais courtisan; mais ce ton de familiarité a dû avoir lieu du vivant du Khalife Yousof. La seconde cause de la disgrâce d'Ibn Rochd, selon al Marrakochi, fut que des ennemis présentèrent à al Mansour un passage écrit de la main même du philosophe où, citant un auteur ancien qui parle de la planète Vénus, il dit : « Il paraît qu'elle était une divinité » (2). Appelé à se prononcer sur l'authenticité de son écriture, Ibn Rochd nia. Alors, al Mansour maudit celui qui l'avait écrit; ceux qui étaient présents firent de même. Le monarque fit alors sortir Ibn Rochd « dans un mauvais état ». Puis il fit envoyer des lettres dans tout le pays, afin d'exhorter les gens à abandonner tout à fait l'étude de la philosophie et d'en brûler les traités. Les chroniques du temps nous ont conservé cette missive royale : « Méfiez-vous, y trouve-t-on (que Dieu vous protège!), de cette bande déchaînée contre la foi, autant que des poisons. Celui qui se trouve porteur d'un livre (de philosophie) doit être puni comme l'auteur en est puni. Celui qui persistera dans son erreur, qu'on l'arrête et qu'on le fasse connaître... »

Ibn Rochd fut exilé à Lucena, ville située près de Cor-

---

(1) Barrayn peut se lire Barbar si l'on a oublié un point du *ya* et si le *noun* est écrit d'une façon presque semblable à un *ra*.

(2) Il existe un axiome célèbre qui dit : « Celui qui cite une impiété n'est pas forcément impie. »

doue et peuplée de juifs. Ibn Abi Oçaybi'a dit que, d'après al Ançari, cette localité aurait été choisie parce que la famille d'Ibn Rochd, ne se rattachant pas à une tribu d'Arabie, devait être d'origine hébraïque. Les juifs, même convertis à l'islamisme, ont été traités par les Almohades avec une grande rigueur, surtout sous al Mansour, qui les a obligés à se vêtir de grandes robes à manches, tombant jusqu'aux chevilles et à se mettre sur la tête de grands turbans dépassant les oreilles (Marrakochi, p. 223). Il n'était pas sûr de la sincérité de leur conversion; aussi voulait-il leur donner un signe distinctif.

Les foqaha de Cordoue en voulaient aussi à Ibn Rochd. On parlait beaucoup d'un ouragan prédit par les astrologues. Au milieu d'une conversation sur ce sujet, il échappa à Ibn Rochd une réflexion dans laquelle il semblait mettre en doute un passage du Coran (XLI, 15) sur l'ouragan qui détruisit la tribu de 'Ad. Plus tard, Ibn Rochd racontait qu'une des choses désagréables qui lui étaient arrivées pendant sa disgrâce fut qu'un jour, lui et son fils se virent expulsés d'une mosquée de Cordoue, où ils étaient entrés pour la prière de l'après-midi.

De cette bataille contre la philosophie, les sciences physiques, mathématiques et médicales, toutes puisées à la même source, vont subir un choc en retour, devenir une préoccupation qu'on n'ose avouer, de peur d'être dénoncé. Nous avons un témoignage d'Ibn Sa'id (in Maqqari) déjà cité, à propos d'Avenzoar. Parlant de la philosophie, il dit: « Ibn Rochd est le maître incontesté de la philosophie de ce temps. Il écrivit beaucoup de livres, mais il les abandonna quand il vit qu'al Mansour des Banou 'Abdelmoumen (1) s'était détourné de cette science. Ibn Habib est lui aussi un philosophe; il fut tué par al Mamoun, fils d'al Mansour. La philosophie est une science méprisée en Andalousie; c'est pour cela que l'on ne publie pas les traités. Mothrif de Séville s'occupe en ce moment de la science des étoiles. Il a écrit des livres, mais ses compatriotes l'accusent d'être zendiq parce qu'il s'occupe de la science des étoiles; aussi ne publie-t-il rien de ce qu'il écrit. »

---

(1) Pour le distinguer des autres *Mansour* ayant porté le même titre.

Cependant, al Mansour ne visait pas les sciences médicales dans cette lutte. Nous verrons la confiance sans limite qu'il avait en Abou Bakr, fils d'Avenzoar. Il a même édifié à Marrakech un *maristan* dont al Marrakochi nous donne une longue description. Ce fait mérite d'être noté, car, contrairement à l'Orient musulman, où il y eut un nombre important d'hôpitaux, l'Occident n'en avait pas. Ce maristan était une institution pour toute la population, riches et pauvres. Al Mansour s'intéressait énormément à lui et s'y rendait tous les vendredis pour prendre des nouvelles des malades. On dépensait 30 dinars par jour, rien que pour la nourriture, en dehors des médicaments. L'hôpital avait des apothicaires chargés de la confection des remèdes, des pommades et des collyres. Cette œuvre digne de louange au point de vue social, ne fit pourtant rien pour l'avancement de la médecine.

Nous avons dit plus haut qu'al Mansour ordonna de réunir un recueil de traditions du Prophète qu'il lisait lui-même entouré de sa cour. Il donnait des pensions à ceux qui l'apprenaient par cœur. (Marrakochi, p. 202.) C'est une manière de dévier les vocations que de les orienter dans un sens par l'attrait des avantages matériels. Depuis qu'il y a des hommes, la convoitise les a tout le temps menés. Qu'il y ait des vocations irrésistibles et désintéressées, soit; mais combien rares! Abdelwahid al Marrakochi nous dit que le but d'al Mansour était d'éliminer la doctrine malékite (1) et pousser les gens à se conformer au sens littéral du Coran et de la Tradition. Al Mansour manqua son but; car la doctrine malékite était si bien enracinée dans le cerveau des gens, qu'ils y sont vite revenus. Mais les sciences n'ont pas repris leur place; on ira jusqu'à les oublier complètement. Malgré l'effort d'al Mansour, qui a voulu réparer son erreur, l'élan a été brisé. De retour à Marrakech, le monarque reçut des témoignages écrits de la part des Sévillans qui attestaient la bonne foi d'Ibn Rochd. Al Mansour revint sur ses sentiments d'animosités à l'égard du philosophes et le rappela auprès de lui. Ceux qui avaient

(1) Malik, un des quatre imams qui ont donné une interprétation du Coran et en ont tiré des lois, adopté par les Omeyades en Espagne.

été persécutés en même temps que lui recouvrèrent leur liberté.

Parmi eux, nous relevons le nom d'un médecin mort en 600 (1203), Abou Ja'far Dahbi; rentré en faveur, il eut la charge de veiller sur les médecins et les étudiants en médecine. C'est une tentative d'organisation des études médicales intéressante à relever à la décharge du monarque almohade. Carra de Vaux cite l'opinion de Duncan Macdonald (*Development of muslim Theology*, New-York, 1903, p. 255), qui remarque que les décrets du souverain almohade, qui jusqu'alors s'était montré favorable aux études philosophiques (*sic*), doivent avoir été une concession faite aux musulmans d'Espagne, apparemment plus soucieux d'orthodoxie que les Berbères. Nous ne croyons pas que les Andalous aient été plus rigoureux que les Berbères, au point de vue religieux. (Cf. le Kharijisme du Mzab, adopté par les Berbères pour combattre les violations de la loi coranique faites par des chefs d'armées arabes de Kairouan.) On oublie ici que la dynastie almohade est basée sur la réforme puritaine des mœurs, et que 'Abdelmoumen, et surtout son fils Yousof, ont en quelque sorte fait exception à la règle et ont pris des libertés avec l'idéal d'Ibn Toumert. Le décret de bannissement des philosophes est bien dans l'esprit de cette réforme.

Ibn Rochd rentra en faveur auprès d'al Mansour parce que ce dernier s'était, semble-t-il, aperçu que son geste avait dépassé le but, et qu'au lieu de réformer les sciences de son temps, il les détruisait.

Ibn Rochd ne tarda pas à succomber à Marrakech même, où il fut enterré. Ses restes ont été exhumés par la suite et transportés à Cordoue.

Abou Bakr Ibn Zohr, mort en 595 (1199)

Fils d'Avenzoar et médecin comme lui, ayant été à l'école de son père et de son grand-père Abou 'Ala, venu à plusieurs reprises au Maroc, où il trouva la mort, Abou Bakr nous intéresse à plus d'un titre ici.

Il naquit en 507 (1113). Ibn Dahia, dans le *Mothrib* (in Maqqari, *Analectes*), dit avoir appris cette date de la bou-

che même d'Abou Bakr. Tout jeune, il accompagna son grand-père, Abou 'Ala, dans un voyage que ce dernier fit au Maroc quand les persécutions de 'Ali commencèrent à s'exercer sur la famille des Banou Zohr (*Taysir*, fol. 128). Il servit, en même temps que son père, le Khalife 'Abdelmoumen. D'une vive intelligence et d'une mémoire prodigieuse, il rectifia, nous rapporte Ibn Abi Oçaybi'a, une médecine destinée au Khalife. Avenzoar étant mort en 557, du vivant de 'Abdelmoumen qui mourut en 558, nous ne savons pas si Abou Bakr eut les faveurs de Yousof (1), le fils et successeur de 'Abdelmoumen. Mais quand al Mansour monta sur le trône, en 584, Abou Bakr devint son médecin particulier.

Signe des temps, ce médecin, fils d'Avenzoar, savait par cœur le *Bokhari* (traditions du Prophète), texte et isnads. Leclerc s'appuie là-dessus pour expliquer son surnom d'Al Hafid, c'est-à-dire traditionniste; mais nous croyons avec G. Colin qu'il faut entendre par ce mot : « petit-fils (2) ». Abou 'Ala, son grand-père, avait été un personnage de son temps, et Abou Bakr s'attachait à sa mémoire. Ce qui fait que l'on parla bien plus de ces deux membres de la famille des Banou Zohr que d'Avenzoar lui-même. Carra de Vaux resta dans la tradition en ne mentionnant pas du tout ce dernier et en faisant d'Abou Bakr le fils même d'Abou 'Ala.

Abou Bakr était poète. Il fit des poésies classiques, mais sa réputation, il l'acquit surtout par ses *mowwachachat*, genre très en vogue en Andalousie à ce moment. L'Escurial en possède un recueil manuscrit. Ibn Khaldoun en rapporte quelques-unes à la fin de ses *Prolégomènes*. Elles attestent chez leur auteur une sensibilité exquise et montrent plus d'émotion poétique que les poèmes classiques.

Il pouvait être un grand praticien; nous n'avons rien de lui pour le juger en cette matière. On dit qu'il composa une thériaque dans laquelle entraient cinquante produits différents. Al Mansour avait en lui la plus grande con-

(1) Erreur sur ce monarque faite par Leclerc (t. II, p. 93), qui l'appelle Al Mansour.
Ibn Ali Oçaybi'a dit qu'Abou Bakr fut médecin de Yousof.

(2) *Hafid* et non *Hâfidh* (cf. Ibn Abi Oçaybi'a).

fiance. Lorsqu'il décida de détruire les traités de philosophie et de logique, il fit appel à Abou Bakr et le chargea de les réquisitionner. Abou Bakr a-t-il strictement rempli cette mission? On peut en douter. Un de ses ennemis écrivit au souverain, attestations d'autres personnes en main, qu'Abou Bakr possédait chez lui des livres de philosophie. Al Mansour fit mettre en prison le dénonciateur, et les autres témoins s'enfuirent. Le Khalife déclara que, même si toute l'Andalousie témoignait contre Abou Bakr, il n'y accorderait pas foi (1). Une autre anecdote, rapportée par Ibn Abi Oçaybi'a, nous montre comment il comprit cette mission délicate; deux de ses élèves se présentèrent un jour avec un livre de logique. Il prit le livre et fit mine de se mettre en colère, puis remit entre leurs mains un recueil de Hadits et un texte coranique. Quelque temps après, le livre de logique reparut à son cours. Il en autorisa la lecture parce que les deux élèves étaient maintenant mûrs pour le comprendre (2).

L'on s'attend à voir dans un Abou Bakr un second Avenzoar, passionné de médecine, et l'on ne voit qu'un esprit curieux, universel, gardant encore quelque influence des leçons du père, mais s'adonnant surtout à la poésie et aux charmes de la vie. Un de ses distiques (in Maqqari, *Analectes*) témoigne d'ailleurs d'un certain scepticisme médical auquel son père semble avoir été étranger :

L'*Art de Guérir* (de Galien) a été fait pour un malade qui espère vivre.

Mais quand la mort arrive, l'*Art de Guérir* dit : « Il n'y a pas d'expédient pour guérir. »

Le prestige d'Abou Bakr ne manqua pas de lui valoir la jalousie d'un vizir d'al Mansour, Ibn Youjan, qui l'empoisonna. Il mourut à Marrakech en 595 (3). Le Khalife lui-même vint prier sur sa dépouille. Il fut enterré dans le cimetière royal.

---

(1) Ibn Abi Oçaybi'a, t. II, p. 69.

(2) *Id.*

(3) Ibn Abi Oçaybi'a donne la date de 596 et fait mourir Abou Bakr à l'âge de 60 ans.

CONCLUSION

Que conclure de ce siècle de « Relations médicales » constantes entre l'Espagne et le Maroc ? Comme en art, comme en musique ou en architecture, la part prise par les Andalous dans la médecine marocaine est nettement prépondérante. Le Maroc a-t-il tiré tout le profit de la leçon andalouse? Nous ne le croyons pas. En médecine, l'école andalouse, dont Ibn Zohr est le meilleur représentant, est restée sans suite appréciable. Son génie rénovateur n'a pas été remarqué.

Pourquoi cet arrêt des études médicales? Ibn Khaldoun l'ayant déjà observé à son époque (XIVe siècle), lui trouva une explication dans son système philosophico-historique, qui veut que le monde soit régi par un mouvement cyclique de hauts et de bas. De la vie nomade, la société passe à un état où s'est formé un noyau prépondérant, puis à la royauté, au raffinement de la civilisation qui confine à la mollesse et enfin à la décadence; et le cycle recommence. Il établit un parallèle entre le niveau de la médecine et celui de la civilisation et de la richesse urbaines.

On a voulu rapprocher la décadence en Occident de celle qui s'est produite en Orient, à la suite de la conquête mongole, et faire jouer aux dynasties berbères au Maghreb un rôle analogue à celui des Gengis Khan et des Timour. Nous ne croyons pas qu'il soit exact de pousser la comparaison jusque là. Les dynasties berbères, Almoravides et Almohades, n'ont pas détruit, dévasté comme les Mongols, mais ont façonné les esprits de telle sorte que ceux-ci se sont sclérosés et ont perdu cet « on ne sait quoi » qui agit à la manière d'un catalyseur, et sans quoi les réactions restent stériles. Il n'en fut pas de même quand la société européenne acquit la connaissance des sciences grecques,

digérées et malaxées par les Arabes. L'Occident alors assimila en quelque sorte l'Orient. « Les trésors de la science gréco-arabe, écrit le savant américain G. Sarton dans son *Introduction to the history of science* (vol. II, Préface), furent fiévreusement répandues hors des « *vaisseaux* » arabes dans des « *vaisseaux* » latins et hébreux. Cette victoire n'implique pas pour l'humanité un changement de but ou de direction. mais simplement de conduite. » Autrement dit, c'est le passage des œuvres gréco-arabes dans la chrétienté, grâce aux traditions faites à Tolède au XII[e] siècle, qui est le point de départ de la renaissance de l'Occident européen. « Jamais les échanges, dit encore Sarton, entre les trois principales cultures de l'Europe et du monde méditerranéen, la juive, la chrétienne et la musulmane, ne furent plus intenses qu'au XII[e] siècle. »

Les chrétiens espagnols d'ailleurs (comme les Romains vis-à-vis de la science grecque), en contact avec la science arabe, étaient passés à côté de ces trésors (que souvent ils détruisirent avec acharnement), occupés qu'ils étaient par la « reconquista ». Il fallut qu'un étranger à l'Espagne, Raymond, natif d'Agen, archevêque de Tolède (1130-1150), instituât un Collège de Traducteurs; et ces traductions n'ont rien donné sur place. C'est à Salerne, c'est à Montpellier, c'est à Paris qu'elles trouveront un terrain fécond pour fructifier.

Vu: *Le Président de Thèse,*
LAIGNEL-LAVASTINE

Vu: *Le Doyen,*
BOUSSY

Vu et permis d'imprimer:
Le Recteur de l'Académie de Paris:
CHARLÉTY.

APPENDICE I

Extraits du « KITAB TAYSIR », par 'Abd al Malik Ibn Zohr.

Ms Paris 2960.

Ces quelques extraits, que nous donnons d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, nous montrent quel enseignement a tiré Ibn Zohr de son expérience journalière. Nous nous excusons si nous n'avons pu aller ni à Oxford, ni à Florence, où il existe deux autres manuscrits, afin de donner une lecture définitive. Notre but est de montrer certains côtés de cette médecine andalouse, restés ignorés.

Le recueil de la Bibliothèque Nationale classé sous le N° 2960 est un curieux monument de la culture musulmane occidentale, contenant les « *Aliments* » et le « *Taysir* » d'Avenzoar, la « *Tadkira* » d'Abou 'Ala et enfin un petit opuscule sur quelques médicaments, sans importance, si ce n'est une citation d'Ibn Baja (fol. 49).

Exécuté d'une même main, de la plus belle écriture occidentale (*neskhi gharbi*), il présente quelques particularités savoureuses qui n'ont pas été signalées. D'abord quelques annotations marginales en latin. De temps en temps, on est surpris par le dessin très schématique d'une main, dirigeant l'index vers le texte. Ceci, nous semble-t-il, pour marquer certains passages. Aucun manuscrit arabe, à notre connaissance, ne présente ce dessin. Nous la croyons faite par un chrétien ou un juif d'Espagne. Car la même plume a, de la même encre, sans respect pour le prophète Mohammed, rayé les louanges par lesquelles l'auteur, comme cela se doit, commence son exposé. Il se peut que la copie ait été destinée à la traduction et que les ratures soient une indication de passage à ne pas traduire.

Cette copie, exécutée à Barcelone, en 561, nous révèle un

renseignement sur la façon dont elle a été faite. A la fin du livre des « *Aliments* », nous trouvons le passage suivant : « Le livre est fini. Qu'Il soit loué comme Il en est digne. La *çala* sur tous ses prophètes. A *Barjolouna*, par la main de Faraj Ibn 'Ammar, à la fin du mois de Safar 562. Que Dieu dénoue sa captivité et soit clément pour celui qui dira Amen ! » Ainsi l'on peut supposer que nous devons cette copie à quelque « Raymond » profitant de l'existence d'un prisonnier dans la ville pour lui faire faire une copie. Il serait intéressant de vérifier ce détail dans les autres manuscrits.

On verra, dans les passages qui suivent, quelques Observations sur des cas cliniques où l'auteur emploie le « Je », très peu usité dans les livres scientifiques arabes, exception faite de Razes et de Ghazzali d'Orient.

Il nous a paru plus commode de donner un titre à chaque passage.

***

Fol. 79 V°.

Troubles mentaux.

J'ai connu des gens qui avaient des idées troubles; comme celui qui imagina de fabriquer de la *harira* (soupe) au fond d'un puits. Il se rendit au marché et acheta plusieurs mesures de farine sans dire ce qu'il voulait en faire. Il conduisit les portefaix chez lui et leur ordonna de verser la farine dans le puits et d'y descendre pour la mélanger. Ils refusèrent. L'homme, qui était militaire, prit les armes pour les intimider; ils versèrent alors la farine, mais quand il vit qu'ils ne pouvaient pas descendre dans le puits, il y descendit lui-même. Les portefaix s'enfuirent et racontèrent ce qu'ils avaient vu. L'homme sortit tout nu et alla inviter ses voisins et connaissances pour leur servir la *harira*. On eut peur qu'une autre idée dangereuse ne lui passât par la tête; on le lia et on l'amena chez mon père, qui le connaissait. Mon père m'a raconté que, bien avant cette crise, il s'était aperçu de certains troubles mentaux chez le malade; il entreprit de le soigner.

J'ai connu d'autres gens atteints de troubles mentaux qui parlaient de choses qu'ils ne voyaient pas mais étaient convaincus de les voir. Je me rappelle qu'étant jeune et travaillant avec mon père je fus appelé à son instigation auprès de Tamim, le frère du damné 'Ali. Il était à ce moment gouver-

neur de Séville. Je l'ai trouvé prétendant qu'il allait mourir, il ne pouvait parler ni faire un mouvement. Son pouls ne m'indiqua pas cette issue fatale (1). Ce ne pouvait être qu'un trouble de son idiosyncrasie ou d'une humeur inflammatoire dans l'estomac. Je lui fis boire de l'eau de roses, du jus de pommes avec un peu d'eau de menthe, de santal, de la gomme mastic, tous les deux broyés. Son état s'améliora quelque peu. Un autre jour j'ai été chez lui en compagnie de mon père; son état d'obsession continuait. Je me vis obligé de demeurer auprès de lui et de le veiller la nuit. Son état s'améliorait de temps en temps et s'empirait de même. L'idée me vint que la cause de son trouble venait de l'extérieur. On ne savait trop quoi jusqu'au moment où je demandai à boire, et l'on me servit dans le même verre dont se servait Tamim. J'ai trouvé que l'eau avait une saveur répugnante et une odeur nauséabonde mêlée de parfums, presque imperceptible. Je n'ai pas bu de cette eau mais je m'écriai : « Comment peut-il guérir, si vous lui donnez à boire ce qui contient sa perte. » Un des serviteurs présents me conseilla de me taire, je continuai à parler et je m'aperçus ensuite de la colère de sa femme Hawa et de celle de ses servantes. Des amis me conseillaient le silence et le maintien de mon privilège (auprès de la dynastie). Je ne pouvais voir en cela qu'une mauvaise duperie.

Le secret m'apparut quelque temps après : on lui faisait boire une eau contenant en solution de l'extrait de viande putréfiée séchée et pilée (2). Sa guérison ne pouvait être obtenue. Son frère 'Ali l'ayant relevé de ses fonctions, l'action criminelle cessa parce que l'on n'espérait plus son héritage. Je l'ai revu à Marrakech lorsque son frère......... (3), et il était bien portant.

(1) Il s'agit sans doute ici d'un éthylique invétéré que l'on rencontre dans l'*Iqtiçad* (fol. 124), désigné par « un émir de ce temps ». On sait que le grand-père d'Averroës avait pour mission, quand il se rendit en 1119 à Marrakech, de demander à 'Ali, le monarque almoravide, de retirer à son frère le gouvernement de l'Andalousie, comme étant un incapable.

(2) Il est curieux de constater que cette même préparation se trouve dans le livre de Chanaq, l'Hindou, traduit du sanscrit en persan et du persan en arabe pour le Khalife al Mamoun l'abbaside sur l'empoisonnement et les poisons. (Edit. et trad. par A. Müller.)

(3) Le copiste a laissé en blanc pour mettre par la suite le verbe de la phrase en grands caractères, afin d'attirer l'attention du lecteur, comme c'est l'habitude. Un lecteur a ajouté « *m'a emprisonné* ». Nous ne savons pas si cela se passa en 525 (1130), quand vraiment 'Ali a emprisonné Avenzoar, ou bien avant. Car les chroniques sont toutes d'accord pour faire mourir Tamim en 520; elles ajoutent, ce qui est en contradiction avec Avenzoar, que Tamim resta gouverneur d'Andalousie jusqu'à sa mort.

Fol. 93 V°.

De la Parésie causée par le froid.

Zakaria Yahya Ibn Yamour me demanda avec beaucoup d'insistance d'aller soigner un malade; je partis par un jour de grand froid, de pluies abondantes et de vent violent qui soufflait du Nord. Mon pied gauche n'était pas protégé par le manteau. L'intempérie continua toute la journée. Ma sandale me tomba du pied et quand je voulus la remettre je ne pus soulever ma jambe. Je compris que mon pied et ma cuisse étaient paralysés. Quand je parvins chez Abou 'Abdi Allah Mohammed Ibn 'Omar, je ne pus marcher, et je je fus introduit auprès de lui, porté par d'autres.

Je me mis alors à me frictionner la cuisse et les vertèbres inférieures avec un baume importé qui, dit-on, était fabriqué avec les graines de Barcham (?) que j'avais sur moi et qui était destiné au malade atteint d'hémiplégie. Ibn 'Omar m'entoura de beaucoup de soins, fit faire un grand feu.

Le lendemain, ma parésie disparut, je pus me lever et sortir.

⁂

Fol. 98 V°.

Amygdalite abcédée et Trachéotomie.

On a déjà décrit dans le traitement de l'amygdalite grave l'ouverture de la trachée de la grandeur d'une narine ou encore plus petite. Mais la question est très difficile en elle-même, j'en parle parce que je suis de ceux qui ont subi ce traitement et ont été guéris... Au moment de mes études, quand j'ai vu ce que l'on en disait, j'ai ouvert une trachée : après avoir coupé la peau et l'enveloppe, j'ai extirpé du corps même de la trachée la valeur d'une graine de lupin, j'ai ensuite prescrit le lavage jusqu'à cicatrisation complète. Le malade s'est relevé complètement et vécut encore longtemps.



Fol. 128 V°.

De l'Affection du Médiastin.

Comme cela m'est arrivé pendant ma jeunesse, quand 'Ali nous a persécutés pour une parole de mon père pour laquelle il lui a gardé rancune et a ordonné contre nous toutes sortes

de persécutions, j'ai eu un grand chagrin subitement et ai été obligé de faire des courses à pieds auxquelles je n'étais pas habitué. Quand j'ai voulu dormir, j'ai ressent une douleur le long de mon médiastin; je n'ai pu quitter le it et mon état s'est beaucoup aggravé. Une toux violente me prenait sans cesse, mon pouls était fort, tendu. La fièvre est apparue. Je fis alors appeler « l'aide » pour me saigner. On m'enleva l'équivalent d'un retal (500 gr.) de sang. La nuit s'écoula en fièvre et toux. Le lendemain je fus obligé de me déplacer, je le fis sur une monture. Ni l'inquiétude ni la peu neme quittèrent plus...

Une nouvelle me parvint ensuite, qui m'affligea beaucoup; ma raison se troubla à tel point, que je ne pouvais rien saisir de ce qui se passait autour de moi. Je ne me nourrissais que d'eau d'orge. Sept jours après, mon esprit me revint; mais je ne pouvais connaître qui j'étais. Puis je connus moi-même, mais je me figurais que ma femme qui me soignait était morte. Mes souvenirs se précisèrent ensuite; je demandai des nouvelles de mon père et de mon fils; on me dit qu'ils étaient de l'autre côté du détroit... Je crus un moment qu'on les avait tués. J'eus très peur de 'Ali pour ma vie et fis eontent que l'on me cachât et que personne ne sût que j'étais vivant.

***

Fol. 132 V°.

Rétention fécale.

J'ai vu, pendant ma jeunesse, un campagnard qui souffrait de cette maladie. Cela lui est arrivé après avoir bu une eau très froide par un temps très chaud; il avait beaucoup peiné ce jour-là. Il ne pouvait aller à la selle et ressentait des douleurs insupportables. Son cas m'embarrassa beaucoup. Je consultai pour cela tous les médecins, mais en vain. Je me rendis donc chez mon père qui était dans sa propriété à la campagne. Je lui exposai le cas et lui demandai de me secourir. Il prit un livre et me montra le passage de Galien que j'ai déjà cité (1), et me dit de m'en aller, sans rien ajouter. Je demandai une explication, mais il refusa et me dit: « Pénètre-toi de cette page; si tu peux en tirer la médication, c'est bien; sinon, je serai peiné et je te demanderai de ne plus jamais t'occuper

(1) Diminution des forces naturelles et expulsive des intestins (in *Taysir*).

de médecine. » Je m'en allai et, en chemin, je relisais le passage de Galien; tout d'un coup, je le compris et j'entrepris de soigner le malade. Il guérit; quelque temps après, je revis mon père, qui me demanda de ses nouvelles. Il fut très content et je me réjouissais moi-même de ce qu'il n'était plus en colère contre moi.

***

Fol. 133 R°.

De l'érosion intestinale.

Le damné 'Ali avait une esclave nommée Turya atteinte d'ulcère de l'intestin grêle. J'entrepris de la soigner, mais cela me fut difficile. Pendant quarante jours, j'employai tout ce qui était en mon pouvoir, et, malgré ma confiance, son intestin perdit toute sa couche interne, qui fut expulsée en même temps que ses matières, de la longueur d'un empan. Le « Slave (1) » me les montra; et je m'étonnais de la violence d'un trouble humoral et d'un effet aussi marqué, lorsque j'appris que la jeune femme avait été empoisonné par Qamar (2), une de ses co-épouses. Elle mourut bientôt.

***

Fol. 133 V°.

Le serment d'Hippocrate.

J'ai remarqué que l'èmeraude avait une action particulière, quand on l'accrochait sur soi, contre la diarrhée et la dysenterie.

Quand je revins à Séville, pendant les persécutions de 'Ali à mon égard, sur mon chemin je vis une plante qui ressemblait au raifort; j'en mangeai quelques feuilles et fus pris

---

(1) Au temps des Omeyades, on enrôlait dans la garde du Khalife à Cordoue, des eunuques amenés du Nord.

Plus tard, ces mêmes Nordiques étaient employés dans les milices ou préposés aux divers services du palais et des gynécées royaux. D'après Dozy, il existait une « manufacture » d'eunuques à Verdun, qui fournissait les Cours de Cordoue. (Cf. Encyclopédie Islam, article *Sakaliba.*)

(2) Qamar, épouse de 'Ali, mère de Sîr, son fils, mort du vivant de son père, était une captive chrétienne et avait une grande influence sur son époux. D'après certaines chroniques, c'est elle qui a demaudé à 'Ali de nommer son fils Ishaq, jeune encore, héritier présomptif.

d'une violente diarrhée et de douleurs intestinales. Arrivé à Séville dans le même état, je m'accrochai sur l'abdomen un morceau d'émeraude et en mis un autre dans la bouche. La diarrhée cessa immédiatement.

Les médicaments sont en grande quantité, c'est pour cela qu'on ne doit pas les goûter sans avoir sous la main de la thériaque ou de l'émeraude. Les profanes et les vieilles femmes (que Dieu les confonde!) connaissent des médicaments (dangereux) plus que le médecin. Ce dernier doit les connaître, mais non pour s'en servir dans un but criminel, quand il est un véritable médecin, croyant à sa religion, non infidèle à elle, ni même en doutant et quand il tient le serment d'Hippocrate. Ce dernier exige le serment de tous ceux qui étudient ses livres et qu'eux-mêmes doivent exiger à leur tour de leurs élèves. Mon père (que Dieu ait son âme!) le reçut de moi quand j'étais encore enfant et que je commençais mes études de médecine (1).

***

Fol. 134 V°.

Servitudes médicales.

Il m'arriva, pendant mon exil et mes périgrinations dans le pays, qu'un certain rebelle envoya à ma recherche et même vint à ma rencontre. Il se mit à rechercher mon amitié, me faisant des allusions sans se déclarer nettement.

J'avais une propriété, dans le pays, qui était affectée à la garnison. Il me dit que je pouvais en disposer comme si le deux fois maudit me prenait pour celui qui se laisserait gagner par les biens de ce monde. Il me déclara (que Dieu le fasse

---

(1) Dans l'introduction de son livre « *La Tedkira* » (p. 8), G. Colin, en remarquant la haute idée qu'Abou 'Ala, père d'Avenzoar, avait de sa mission, dit que « rien n'autorisait à admettre qu'un serment d'Hippocrate ait jamais été exigé des médecins arabes ». A ses yeux, cela « pouvait rester tacite... Quant aux règles de conduite que les Anciens imposaient à leurs élèves, elles appartenaient plutôt au code de la bienséance. »

Ce texte nous permet donc d'ajouter une précision à ce fait. Le serment d'Hippocrate existait sinon dans le corps médical entier, du moins dans la famille des Banou Zohr, où l'on était médecin de père en fils. Si Abou 'Ala, dans la *Tadkira*, « s'est abstenu d'en faire la moindre mention », son fils nous le rappelle ici. Cela est d'autant plus remarquable, que dans le passage suivant nous le voyons mettre en pratique le serment d'Hippocrate et aussi dans la consultation qu'il donna à l'un de ses ennemis.

périr s'il est encore vivant!) qu'il désirait un poison. Je lui dis, et par Dieu j'étais sincère, que je ne connaissais aucun poison et qu'aucun médecin ne devait s'en servir...

— Comment, s'écria-t-il, je me suis découvert à toi...

A ce moment, je me crus perdu et je lui répondis:

— Tu t'es découvert à un homme qui saura garder ton secret. Veux-tu me donner un délai afin que je regarde dans mes livres, et si Dieu le veut, ton désir sera exaucé.

— Quand l'aurai-je?

— Dans quinze jours.

Et en moi-même je pensai fuir.

Toute la journée, j'eus beaucoup de chagrin. Le lendemain, une de ses créatures vint me chercher; je partis donc à la rencontre du rebelle, croyant qu'il désirait toujours le poison. La vie me devint complètement intolérable. Je trouvai l'homme malade, terrassé par la puissance divine; il ne pouvait que difficilement parler. Sa maladie l'occupait entièrement. Je le soignai selon les préceptes d'Hippocrate, en me remettant entre les mains de Dieu. Quelques jours après, Dieu le chassa de l'endroit qu'il occupait.

⁂

Fol. 155 V°.

Les manœuvres médicales.

Les manœuvres médicales sont réservées aux aides du médecin, comme la saignée, pointes de feu, l'ouverture des artères... La fonction du médecin consiste à régler le régime du malade et l'ordonnance de ses médicaments. Il ne doit rien manier de ses mains, de même il ne doit pas composer lui-même les électuaires, sauf dans les cas de nécessité. Mon père (que Dieu ait son âme!) pendant toute sa vie ne fit rien de ses propres mains, et même quand il entreprenait quelque chose, il ne pouvait l'exécuter convenablement parce qu'il n'avait pas l'habiture, comme cela lui arriva lorsque je tombai d'une monture en sa présence. Mon bras droit se fractura, nous étions entre nos deux propriétés... (1). Il n'y avait là que des paysans; mon père mit pied à terre et me remit le bras en place; c'était la première fois qu'il entreprenait une manœuvre semblable. Il posa autour de mon bras des bâtons, déchira son turban et m'en entoura le bras. Un de ses gens attacha dessus mes vêtements. Puis on repartit. Par la suite il

(1) Noms propres de lieu impossible à déchiffrer.

me soigna plus convenablement. Cependant il était bien éloigné des manœuvres médicales. Quant à moi, je suis atteint d'une véritable passion pour les manipulations pharmaceutiques, l'expérimentation des médicaments, l'obtention de leurs qualités et leur composition. J'ai suivi cette voie par inclination, malgré le peu d'honneur qui y est attaché, mais j'ai plaisir à le faire comme les autres ont plaisir à cultiver la terre ou à chasser.

***

Fol. 164 R°.

Le puits empoisonné.

Pendant mon séjour en prison à Marrakech, je découvris un jour une odeur nauséabonde dans l'eau de boisson. Elle augmentait tous les jours. Je fis entrer dans le puits quelqu'un pour l'explorer et je pensai qu'un animal domestique y a été jeté. J'avais donné comme raison que je faisais mes ablutions avec cette eau. On en sortit une quantité de salamandres dont quelques-unes étaient en bouillie. J'en fus fort effrayé et me vis obligé de prendre de la thériaque et du bouillon de poulet (*tafaya*). Je n'ai eu (Dieu soit loué!) aucun mal. Quelque temps après, il me poussa des boutons dans le nez successivement; j'appliquai quelques gouttes de thériaque sur les boutons, parce que je savais que cela venait d'une humeur empoisonnée expulsée de mon organisme à cet endroit. Sans doute, l'eau que je buvais était la cause de mon mal. J'ai répété quatre fois cette médication.

***

Fol. 175 V°.

Du Panaris.

Immédiatement après mon élargissement, je fus mandé par le damné Sanqour, un des gouverneurs de 'Ali Ibn Yousof. Je le trouvai entouré de médecins; il me fit part de son cas, me sortit sa jambe, qu'il plaça sur mes genoux comme ses médecins l'avaient habitué; je me mis un peu à l'écart et l'examinai. Les bords de la plaie étaient mortifiés. Je lui dis : « Tu ne pourras guérir avant que le chirurgien ait enlevé ces bords mortifiés. » Il se fâcha. Ses médecins, pour le contenter, ayant oublié les conseils des Anciens, dirent : « Avec des médicaments, on peut les enlever. » Je répondis : « Ce n'est pas mon

avis, et je ne veux donner aucune illusion... » Je sortis. Il se trouva chez lui des personnes pour le leurrer et lui dire que je ne pouvais réprimer ma haine. Malgré mon aversion pour lui, je n'avais dit que la vérité. Il eut l'intuition de me nuire, mais la défense de Dieu est venue contrecarrer ses projets.

*
**

Fol. 171.

La maladie d'Abou 'Ala.

Il se produit dans le corps, des *Naghla* résultant d'une humeur violente et mauvaise. Cela se produit quand l'homme est éprouvé par les soucis et qu'il réfléchit beaucoup, comme cela s'est produit pour mon père (que Dieu ait son âme!) au moment où des ennuis se sont abattus sur lui de la part de 'Ali Ibn Yousof. Ses humeurs se sont enflammées. Une *Naghla* est apparue sur son épaule gauche et s'est étendue de la grandeur d'un empan. L'endroit devenant insensible, le chirurgien pouvait couper sans que mon père en ressentît la douleur; le mal s'étendit de proche en proche jusqu'au cœur. Mon père devint dyspnéique pendant deux jours et mourut. Je n'ai pu assister à sa maladie car je me trouvais à Marrakech à ce moment-là.

*
**

Fol. 187 V°.

Des épidémies.

Les épidémies se propagent au moment des privations et des famines et quand les gens sont obligés de se nourrir de graines de mauvaise qualité. Pendant que j'étais dans la prison nommé fadfeden, de 'Ali Ibn Yousof, j'ai vu une foule de gens qui se trouvaient là se précipiter sur les herbes qui tombaient des toits et les manger. Ils mangeaient aussi des espèces d'herbes appelées Yatou' (Euphorbe), parce qu'ils souffraient de la faim. Il en mourait régulièrement tous les jours une dizaine, puis Dieu me combla en me faisant revenir dans mon pays d'Andalousie.

Cependant, dans mon exil, j'ai vu des gens dans la famine qui mangeaient de l'orobe; ils avaient, par la suite, des gastralgies terribles.

A Marrakech, j'en ai vu d'autres que la faim avait mis dans un tel état de souffrance, qu'ils prenaient dans le fossé de la ville des os de cadavres qu'ils brisaient pour en sucer la moelle. Ils mouraient en grand nombre.

APPENDICE II

Extraits
de l'« IQTIÇAD »,
par 'Abd al Malik Ibn Zohr.

Ms Paris 2959.

Classé sous le n° 2959, ce manuscrit est d'une très belle exécution en *neskhi oriental,* sans date, sans points diacritiques. Sa lecture présente au non habitué une difficulté énorme. Ceux qui ont parlé de lui ne l'ont fait que superficiellement. Mais quand on a parcouru une page on éprouve quelque plaisir à déchiffrer le reste. Au bout de la course, on découvre le même Avenzoar que celui du *Taysir,* soucieux de donner à l'exposé médical le ton qui le rapproche de la vie. Le livre n'a jamais été traduit. Il fut même ignoré des historiens comme Ibn Abi Oçaybi'a.

⁂

Fol. 5.

Microglossie.

Parmi les cas de cette maladie que j'ai pu observer, je connais une dame de haute naissance de cette dynastie qui se plaignait de douleurs sous la langue et de la petitesse de celle-ci. Sa parole était incertaine. Je n'avais pas encore vu, étant tout jeune, une maladie pareille; je n'entrepris donc pas de la traiter. Un jour, je vis que sa langue s'était déliée, et comme elle me remerciait, je lui dis que j'étais très étonné de sa guérison. Elle me dit que quelque chose était sortie de dessous sa langue et me montra une pierre semblable à celles qui se forment dans les reins et dans la vessie.

⁂

Fol. 50.

La raison, seul guide dans la pratique de la médecine.

Dans tout ceci, emploie la raison, aie présentes à l'esprit toutes les conditions, et ne fais intervenir la médication qu'en dernier lieu. Que toutes les prescriptions soient selon la raison. Après avoir demandé aide à Dieu, suis la voie que ces conditions ont dictée. Je ne peux (que Dieu te seconde!) exposer ce que tu dois faire pour chaque individu, mais je t'ai établi des lois, et maintenant je te laisse à ta raison.

Quand il s'agit de toi-même ou de quelqu'un pour qui tu as beaucoup de pitié, demande conseil à un autre, si même ce dernier est inférieur à toi dans la médecine.

Je me connais depuis des années. Or, je souffre d'un œdème qui m'a obligé à de fréquentes saignées. Un abcès au médiastin m'avait beaucoup affligé; l'œdème augmentait toujours. Cependant je me soignais moi-même et je ne pouvais résister à l'envie de manger du tarid (1), comme ferait un homme sans instruction ou celui qui ne connaîtrait pas la médecine même de nom. Je reçus un jour la visite d'un homme qui souffrait de la même maladie et à qui je demandai s'il mangeait du tarid que je lui interdis. Je me souvins alors que j'en mangeais aussi et m'étonnais de moi-même. Je me repentis à Dieu d'avoir suivi ma passion; je cessai de manger du tarid, et la guérison ne tarda pas.

***

Fol. 86 R°.

Ulcération phagédinique de l'Utérus.

Je connais un homme qui espérais que je guérirais sa femme qui souffrait de cette maladie. Je jure que si la raison m'indiquait un chemin je le suivrais immédiatement. Je suis ainsi fait, comme vous le savez : quand on m'appelle pour soigner un malade, je considère que tout revers de fortune qui m'arriverait serait préférable à sa perte, même si ce malade appartient à la plus basse catégorie. Je m'oublie moi-même, et son cas « me remplit entièrement la poitrine ». Mal-

(1) Le tarid est un mets encore très courant au Maroc, fait avec une pâte que l'on étale dans de l'huile, très mince, et que l'on fait cuire à petit feu. La pâte sans levain est indigeste.

gré tous les moyens que j'employais, cette femme ne pouvait guérir. Il est en effet bien vrai que l'ulcération grave, surtout celle de l'utérus, est impossible à guérir, parce qu'elle s'implante dans la partie basse de l'organe et parce que cette dernière est le passage des impuretés; on n'en peut que calmer la douleur.

⁂

Fol. 89 R°.

Du Pronostic.

En résumé, tu ne dois pas te contenter de ce que je t'ai déjà donné. Ne me demande pas de t'établir pour chaque individu et pour chaque maladie un traitement convenable, cela n'est pas possible.

S'il en était ainsi, la médecine serait facile pour l'étudiant; malheureusement, il n'en est rien; une divergence est apparue entre les médecins, dans les soins qu'ils donnent aux malades. Nous sommes dans une époque où l'on ignore la médecine. Quand des médecins ont un malade à soigner, ils se précipitent et lui prescrivent n'importe quoi, sans comprendre le cas dans toutes ses particularités. Si on leur demande s'ils savent la cause de telle maladie, « Nous le savons », diront-ils sans hésiter.

— La guérison est-elle possible?

— Oui, avec une médication appropriée.

— Quand sera-t-elle?

Là, ils hésitent, puis ils disent comme le vulgaire : « S'Il (Dieu) l'a décrété. » Nous en sommes là à l'heure actuelle.

Si l'on réitère la question, ils répondent que cela n'est pas du ressort de la médecine, mais de la magie, comme s'ils n'avaient aucune connaissance antérieure ni des périodes critiques, ni des pronostics de Galien. Dans leurs paroles, ils prétendent qu'il n'est pas permis de parler des choses cachées, blâment ceux qui font des pronostics. Eux-mêmes, quand ils disent que quatre et quatre font huit, ne font-ils pas des pronostics à leur insu. Si, quand je pronostique que tel malade (guérira) le septième ou le onzième jour selon les signes qu'il présente, est-ce une science occulte? La connaissance que quatre et quatre font huit, que le matin sera demain au lever du soleil est aussi une science occulte, mais deux fois plus obscure.

Moi, je jure que, quand quelqu'un s'est proposé de traiter

un malade sans pronostiquer ce qui doit lui arriver et que le malade meurt, le médecin est responsable de sa mort et doit en répondre sur sa personne et de ses biens. Je ne connais pas un métier où la légèreté a atteint un degré aussi élevé que celui de cette profession. Un boulanger qui aurait son pétrin cassé ou en bois moisi, un tailleur qui aurait façonné un habit plus petit que celui qu'on lui demandait, seraient aussitôt blâmés et obligés de réparer leur faute. Si un maçon avait bâti un mur qui s'écroule le lendemain, ne serait-il pas obligé de le refaire à ses frais, rayé de la corporation, abaissé aux yeux de ses camarades?... Quant à nos médecins, à part quelques-uns, si leur malade meurt et qu'ils n'ont pas prévu sa mort, ils ne sont atteints d'aucun blâme, et chaque jour ils risquent un nouveau crime.

Elève-toi au-dessus de cette catégorie, ne te contente pas de mon livre, lis ceux d'Hippocrate, et n'utilise celui-là que comme mémento.

⁂

Fol. 95.

Une consultation d'Ibn Zohr.

Je me souviens, étant très jeune encore, d'avoir été appelé auprès d'un émir de la dynastie almoravide, chez qui je trouvais une assemblée de médecins jeunes et âgés. Je n'avais encore jamais discuté avec eux. En vérité, j'étais ému par leur âge et leur expérience. Quand je fus assis, l'homme se plaignit à moi d'une tuméfaction de l'hypocondre. Je lui demandai s'il ressentait des douleurs; il me répondit qu'elles étaient violentes mais il n'avait pas de fièvre. Agé de soixante-dix ans, il avait l'habitude de prendre des aliments grossiers, de l'hydromel, et même de manger avant d'avoir digéré son repas précédent. Lorsque j'entendis ceci, je lui dis: « La parole est à ceux qui sont plus âgés que moi. » Il leur dit : « Cherchez donc quelque chose pour me soulager. » Chacun d'eux se mit à rédiger une ordonnance, puis ils déclarèrent qu'ils les soumettraient à l'émir. Je dus en faire autant, mais me refusai d'écrire, pensant que le point de départ de tout cela était faux. Je déclarai: « Il est impossible de soigner ce qu'on ignore; si nous connaissions la cause, le traitement serait facile à trouver. » L'un des attachés de la maison leur demanda ce qu'ils pensaient, après tout, de la tuméfaction. ils se tournèrent vers moi et dirent : « Qu'en penses-tu ? »

« La question vient de moi », leur répliquai-je. L'un dit : « Elle résulte d'une humeur atrabilieuse. » Un autre dit : « S'il en était ainsi, la tuméfaction que l'émir dit avoir eue n'aurait pas mûri. » Un autre ajoute : « Elle résulte de l'atrabile et de la pituite. » Je demandai : « A-t-il de l'hydropisie ou non? » Il leur répondit qu'il avait des douleurs violentes. Ils ne comprirent pas ce à quoi je faisais allusion, sauf l'un d'eux qui leur dit : « Vous n'avez pas compris ce que cet homme a dit. »

— Si, répondirent-ils.

Je leur dis :

— Vous savez la nature de la pituite et celle de l'atrabile. Cette tuméfaction est douloureuse. Or, l'humeur qui est spécifiquement douloureuse est la bile et le sang.

— Il n'est pas dans l'âge ni de la bile ni du sang.

— Souvenez-vous qu'il a souffert de la même tuméfaction antérieurement et que cette tuméfaction a mûri.

— Et après? dirent-ils, comme s'ils ne savaient pas que la maturation est la chose la plus improbable pour une tuméfaction atrabilieuse pure. Quant à la pituite, sa maturation est lente.

L'émir leur donna alors congé et chacun écrivit une ordonnance selon son opinion; l'un d'eux pensa que c'était une tuméfaction atrabilieuse et bilieuse, et que c'était pour cela que la maturation tardait et que la douleur était violente au point de ne pas laisser supporter un vêtement même léger. Lorsqu'ils eurent fini la rédaction de leurs ordonnances, on me les présenta et je conseillai à l'émir de suivre celle qui convenait le mieux. On l'avait déjà saigné mais fort peu. Je lui dis : « Pouvez-vous faire quelque chose pour votre état général? (1) » Les autres médecins n'étaient pas de cet avis, car ils se contentaient de l'intervention chirurgicale. L'émir me demanda ensuite ce que je pensais des autres médecins. Je répondis : « L'un d'eux a seul raison. » Ce dernier entendit mes paroles, s'en orgueillit et me dit: « On ne peut nier l'évidence, et il n'y a rien à redire dans ce que j'ai écrit. » « Toute chose est critiquable, lui répondis-je, sauf le livre de Dieu et la parole de Mohommed. »

— Je te demande de critiquer mon ordonnance.

Je la révis donc et lui dis :

(1) Ici, Avenzoar croit devoir proposer une saignée plus importante. On sait que l'ancienne médecine préconise des saignées, mais pour les adultes. Or, Avenzoar l'emploie même dans le cas où son malade est un vieillard (70 ans ici). Il a aussi saigné un enfant de 3 ans, son propre fils, ce qui étonna ses contemporains.

— O Hakim, à quelle secte appartiens-tu?
— Je suis de la secte de Galien et de son école.
— Où donc Galien a décrit le musc?
— Il ne l'a pas connu.
— Si, lui dis-je, il l'a connu et même il a conseillé de s'en abstenir comme d'un poison.
— Est-ce que le musc a la même propriété que le myrobolan ?
— Je n'ai pas dit cela, mais comme le musc a été abandonné, il se peut que ce soit un poison.

Il balbutia quelques mots et se mit à se renseigner autour de lui si le musc était un poison. Tout le monde riait. Puis je lui demandai :

— O Hakim, quand tu as écrit cette ordonnance, as-tu réfléchi si le tempérament du malade permet de la supporter jusqu'au rétablissement de son équilibre?
— Je l'ai donnée tout simplement.
— Avais-tu une raison pour cela?
— Je n'avais aucune raison, je n'y pense que maintenant.
— L'émir t'importe peu, et la vérité encore moins.

La colère apparut sur son visage. Je dois dire que la question du musc n'aurait pas dû être posée, parce qu'il ne s'agissait pas de discussion. Son arrogance seule m'a conduit jusque-là.

La séance fut levée.

Auparavant, je craignais la discussion et même je la fuyais. Depuis lors, je cherchai à savoir les connaissances des autres.

Le malade a suivi le traitement qu'on lui avait prescrit.

Vu son ignorance, malgré son haut rang et les discussions que nous avions soulevées en sa présence, je m'abstins de le purger (en le saignant) ou de lui imposer un traitement.

Entre temps, je fus astreint à un voyage au Maghreb. L'homme resta malade jusqu'à l'hiver, et là il eut un dessèchement de la peau (eczéma) puis fut atteint d'une maladie qui l'emporta en moins de huit jours. Pendant toute sa maladie, personne ne s'est soucié de lui faire une saignée; je crois qu'il a eu un engorgement fonctionnel et non organique (1). On a évité de le saigner parce que c'était un vieillard. On pré-

(1) Un organe peut être atteint en lui-même de ce qu'Ibn Zohr appelle engorgement organique, ou bien il peut subir une diminution dans sa puissance fontionnelle, ce que Hippocrate appelle le « harr gharizi » (chaud naturel). Le coït, dit Ibn Zohr, provient de ce chaud naturel d'Hippocrate, sa fréquence amène une diminution des forces naturelles et un trouble, de sorte que le corps ne peut se préserver des impuretés ('ofounat).

tend en effet que l'on ne doit enlever à un vieillard ni sang ni bile. On a oublié les autres considérations et on n'a tenu compte que d'une seule, comme si cet homme, gros mangeur, buveur d'hydromel et d'eau sucrée, n'était pas empoisonné constitutionnellement; comme si ses vaisseaux apparents, son pouls dur ne témoignaient pas d'une pléthore de sang et de bile. On n'a vu que l'âge, on a oublié les autres conditions, on l'a laissé mourir. Ce n'était pas le premier homme que les médecins avaient tué...

***

Fol. 97 V°.

Tuméfaction atrabilieuse.

Toute tuméfaction mûrit, sauf celle de nature atrabilieuse. Cette tuméfaction est appelée « saratan ». Elle atteint souvent le sein des femmes...

Je connais une femme de la haute société andalouse dont le mari m'appela à l'époque de mes études pour me montrer une tuméfaction du sein. Les médecins n'avaient pu la faire mûrir. Lorsque je la découvris, je fus tout de suite convaincu de sa nature atrabilieuse. Je m'enquis des médications déjà proposées. Toutes avaient eu pour but une maturation qu'il n'était pas possible d'atteindre. Je lui dis : « Il n'y a pas moyen de guérir votre femme; pourra-t-on la maintenir dans son état? » Puis je sortis. Quelques jours après, il vint me voir, me dit que certains médecins avaient opéré sa femme, mais que la tuméfaction avait empiré. La femme ne tarda pas à succomber. L'intervention dans les tumeurs de nature atrabilieuse est inutile parce qu'elle ne peut extirper entièrement la tumeur.

***

Fol. 124 R°.

De la fièvre infectieuse.

J'ai observé, au début de ma carrière, des cas nombreux de cette maladie. Je citerai celui d'un émir de ce temps, auprès duquel je fus appelé. Il avait une fièvre élevée. Il était un gros mangeur, buvait du vin, allait fréquemment au Hammam, avait des rapports fréquents avec les femmes. Deux jours avaient

déjà passé, il gémissait, se débattait dans son lit. Son visage est devenu noir par l'abus antérieur du vin; son âge dépassait à peine la trentaine. Quand je le vis, je pensais que sa fièvre était une « sounoukhas » (fièvre continue) et pas seulement cela, mais encore élevée. Son pouls et le reste des signes qu'il présentait me confirmèrent dans mon hypothèse. J'appelai l'aide, qui le saigna. Pendant qu'on lui ouvrait les veines, je tâtai son pouls en présence de son frère et des notables de la dynastie. Je laissai couler le sang jusqu'au moment où m'apparut d'après son pouls l'approche de la syncope. Alors j'arrêtai la saignée et lui mis de la glace sur le ventre.

Je ne le mis pas à une diète sévère, mais lui permis du bouillon de poulet jeune et blanc. L'homme avait l'habitude de manger de la viande de chameau et de vache. J'affirmai à sa famille que la fièvre ne le reprendrait plus. Ce que j'avais promis arriva.

⁂

Fol. 134 R°.

Tuméfaction inflammatoire et bilieuse.

Tu dois nourrir le malade de mets les moins aptes à se muer en bile. Je ne connais rien de meilleur que le melon de Palestine, connu ici sous le nom de « Dalla' ». Je n'ai pas appris cela d'un livre, je ne l'ai pas tiré d'un raisonnement, mais cela m'est venu comme je vais le conter. Je l'ai d'abord fait agir sur moi-même, je l'ai fait ensuite agir sur les malades. Chaque fois, j'ai obtenu l'effet désiré. Ce qui m'a guidé, ce fut que, dès ma jeunesse, je savais que mon grand-père en mourant avait envoyé quantité de gens à la recherche du melon de Palestine. J'ai cru que ce n'était là qu'une envie. On me disait que tout son corps était devenu aussi jaune que l'écorce de citron et aussi le blanc de ses yeux. Quand j'ai appris des éléments de médecine, j'ai su que mon grand-père souffrait d'une tuméfaction chaude virulente du foie; il recherchait le melon de Palestine parce que c'était la chose la moins apte à se muer en humeur bilieuse. Depuis lors, je n'ai cessé, en examinant les malades, de leur recommander, après les avoir saignés, le melon de Palestine si leur foie présentait une inflammation chaude; surtout quand l'ictère apparaissait ou même sans qu'il apparût. Dans aucun cas ce traitement ne m'a trahi jusqu'à la composition du présent livre. Le melon

de Palestine (pastèque) me sert encore dans d'autres cas : les hyperthermies...

Je fus appelé par une femme de la dynastie actuelle pour un jeune esclave qu'elle aimait comme son fils. J'ai vu que le jeune garçon ne pouvait supporter la maladie, plus forte que lui. J'avais peu de temps devant moi. Le pays était très chaud; le malade, jeune, de tempérament sec et chaud, avait l'habitude de manger peu, de travailler énormément, de veiller et de se fatiguer beaucoup. Sa fièvre était ardente, continue, avec des syncopes fréquentes. Je n'ai pas douté qu'il y avait en lui un bouillonnement de l'humeur bilieuse qui avait rempli ses vaisseaux et qui prédominait dans son sang et même dans son estomac. Son pouls me confirma dans mon hypothèse. Il m'affirmait aussi que la force de l'enfant était encore assez grande pour supporter une saignée, ce que je fis, non pas selon ce que la maladie aurait exigé, mais selon les autres considérations. Puis j'ai demandé des melons et lui recommandai d'en prendre après les avoir fait rafraîchir dans un puits. J'y ajoutai de temps en temps de la gomme mastic pilée, parce que le melon affaiblissait l'estomac. Quand il en mangeait ou en buvait l'eau, ses sens lui revenaient, il comprenait et se faisait comprendre. La violence de la maladie le reprenait ensuite; il vomissait des matières jaunâtres et je jure que lorsqu'il gardait plus longtemps le melon dans son estomac il le rejetait sous forme de bile pure. Je lui redonnai du melon, et ceci jusqu'à tard dans la nuit...

Le troisième jour fut un jour de crise. Ses forces s'affaiblissaient, il commençait à délirer, à se débattre dans son lit, il avait la migraine. Je recommençai le même traitement. Il eut deux syncopes, et chaque fois il vomissait le melon, de couleur verte. Ce changement de couleur ne m'étonnait pas plus que le changement de la nature de sa substance. Elle était compacte, verte, très amère. Je n'ai pas oublié de le fortifier avec des poisons comme des *athraf al mamsaka* (?) mélangés de camphre et imbibés d'eau de roses, et souvent je lui faisais sentir des poulets rôtis très appétissants...

Personne ne doutait qu'il n'allât mourir. Quant à moi, j'avais très peur. Le cinquième jour, sa fièvre revint, parce qu'elle était tierce, comme au troisième jour, et resta jusqu'au sixième. Comme vous le savez, c'est un très mauvais jour. La fièvre était plus élevée encore et l'état général s'aggravait; il me vint à l'idée qu'il pouvait mourir. Un signe pourtant, un seul, indiquait la vie : son pouls qui augmentait de force. Les autres signes indiquaient la mort. Je ne cessai de l'entourer de soins pour combattre la maladie, de briser l'humeur en

fortifiant son cœur ct .on âme jusqu'à ce que sa fièvre tombât et qu'il fût sauf le our mêmc. Là était mon grand espoir. Les crises de fièvre revenaient régulières comme cela se doit, mais moins violentes; i pouvait les supporter parce que l'humeur avait été dissoutepar le melon. Sa maladie a été un peu plus longue; la guérisσn n'a pas été obtenue par la voie de la crise, mais par la disolution. On sait combien je lui avais donné de melons et de natières rafraîchissantes. Mais comme je prévoyais sa mort l troisième jour, ct sans nul doute le sixième, comme l'eût fiit tout médecin qui l'aurait vu à ce moment-là, j'ai préféré prolonger sa maladie avec une chance de le sauver, au lieu deprofiter de la crise pendant laquelle il aurait pu succomber.

⁂

Fol. 136 V°.

Di pneumothorax.

L'ouverture qui se pnduit dans le poumon n'est pas guérissable, sauf dans des :as rares. Je n'ai pas encore observé une seule guérison. Tous ceux qui en ont été atteints sont morts plus ou moins rpidement; mon père m'a appris — mais il était quelqu'un ıans la connaissance des maladies et de leur guérison — qu'ilavait obtenu une guérison: l'homme dont nous parlons est encore vivant. Un autre s'en est rétabli. Lui-même me l'a conté; il resta des années sans récidiver; il vient de mourir, mais pa: de cette affection. Mon père connaissait un homme de l'est de l'Andalousie qui avait un abeès au poumon et en a longtenps souffert. Mon grand-père l'a mis à une diètc sévère, ne luipermettant que du pain ct du raisin sec.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES DE LANGUE ARABE

Tabaqat al at-Tiba, Ibn Abi Oçaybi'a (édit. Müller, Kœnigsberg, 1884).

Analectes (Nafh at-Tib), Al Maqqari (édit. Dozy, Leyde, 1856).

Mo'jib fi Akhbar al Maghrib, Abdalwahid al Marrakochi (édit. Dozy, Leyde, 1847).

Takmila aç-Çila, Ibn Abbar (Biblio. Hispanico-Arabica, Madrid, 1886).

Takmila (complément du livre ci-dessus), Ibn Abbar (édit. Bencheneb et Bel, Alger, 1920).

Mo'jam, Ibn Abbar (Biblio. Hispanico-Arabica).

Rawd al Qirtas, Ibn Abi Zar' (Paris, 1860).

Al Ihata, Ibn al Khatib (Tunis, 1317).

Roqm al Holal, Ibn al Khatib (Le Caire, 1317).

Al Holal al Morchiya, Ibn al Khatib (Tunis, fausse attribution).

Moqaddima (Prolégomènes), Ibn Khaldoun (Acad. des Inscrip., Paris, 1858).

Kitab al 'Ibar, Ibn Khaldoun (Traduction de Slane, Alger, 1858).

Tarikh al Omam, Ibn Ça'id (in Revue Al Machriq, 1912).

Tarikh al Hokama, Ibn al Qifthi (édit. Lippert, Leipzig, 1903).

Istiqça (Histoire du Maroc), an-Naçiri as-Slawi (Le Caire, 1304).

Wafayat al A'yan, Ibn Khallikan (Boulaq, 1275).

Kamil fi Tarikh, Ibn Athir (Boulaq, 1873).

MANUSCRITS

K. at-Taysir, 'Abdalmalik Ibn Zohr, Paris, 2960.

K. al-Aghdiya, 'Abdalmalik Ibn Zohr, Paris, 2960.

K. al-Iqtiçad, 'Abdalmalik Ibn Zohr, Paris, 2959.

K. al-Khawaç, Abou 'Ala Zohr Ibn Zohr, Paris, 2954.

SOURCES DE LANGUE FRANÇAISE

Histoire de la Médecine Arabe, L. Leclerc (Paris, 1878).

Etat de nos connaissances en histoire de la médecine arabe au Maroc, H.-P.-J. Renaud (in Bull. de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines, 1920).

Trois Etudes d'Histoire de la Médecine, H.-P.-J. Renaud (in Hèsperis, 1930-1931).

Arabian Medecine, Brawne (traduit par H.-P.-J. Renaud, 1933).

Avenzoar, sa vie, son œuvre, Gabriel Colin (Alger, 1911).

Tedkira d'Abû'l'Ala', Gabriel Colin (Alger, 1911).

Traité sur le calcul de Razes, Koning (Leyde, 1896).

Trois traités d'anatomie arabe, Koning (Leyde, 1903).

Jami' al Mofradat, Ibn al Baythar (trad. par Leclerc, Acad. des Inscrip. et B.-Lettres).

Quelques chapitres de médecine et de thérapeutique (trad. par Sanguinetti, in Journal Asiatique, 1865).

Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge, Dozy (Leyde, 1860).

Histoire des Musulmans d'Espagne, Dozy (Nouvelle édition par E. Levi-Provinçal, Leyde, 1932).

Averroes, Renan (Paris, 1852).

La philosophie du moyen âge, Gilson (Paris,).

Giminum de medica facultate opus, Abhomeron Abynzohar. *Colliget,* Averroys (Lug. 1531).

***

Nous ne faisons pas mention ni des usuels, comme l'*Encyclopédie de l'Islam* et comme le *Supplément au Dictionnaire* de Dozy, ni des ouvrages ayant été consultés et ne contenant pas de documents relatifs à notre sujet. Nous remercions M. Renaud, de Rabat, qui a bien voulu revoir pour nous cette bibliographie et nous éclairer de ses lumières particulières.